L'UNIVERS ÉNIGMATIQUE,

PAR LE MARQUIS

CARACCIOLI,

Colonel au Service du Roï de Pologne, Electeur de Saxe.

Videmus nunc per ſpeculum in ænigmate.

S. Paul. Ep. 1. *ad Cor. c.* 13.

A AVIGNON,

Chez DELAIRE, Libraire & Imprimeur.

M. DCC. LIX.

PRÉFACE.

NOus vivons dans un ſiécle où l'on veut de belles phraſes, & moi je n'en ſais pas faire. Je n'écris point comme Auteur, mais ſimplement comme un homme qui cherche à s'occuper. J'ai examiné la vie des gens du monde, & j'ai vu tant d'ennui dans leurs converſations, où l'on ne converſe point; dans leurs yeux, où l'on ne joue

point ; dans leurs bals, où l'on ſe chatouille pour rire ; dans leurs tragédies, où l'on rajeunit des perſonnages de trois mille ans pour pleurer, que j'ai dit en moi-même : Suivrai-je ce torrent ? m'abandonnerai-je tout le jour à des riens ? n'exiſterai-je que pour végéter ? Non, j'écrirai.

J'ai bien prévu qu'en écrivant, j'allois mourir à la ſociété, qui ſe pare, qui joue, qui danſe, qui babille ; mais j'ai penſé que je pourrois ſervir cette au-

tre ſociété, qui combine, qui raiſonne, qui étudie. Quel parti valoit le mieux? Je ne prétends point afficher ici la miſantropie; je la laiſſe aux gens du monde, qui toujours plus mélancoliques que les perſonnes d'étude, n'ont que quelques inſtants de plaiſir, dans le cours d'une vie toute pleine d'amertumes. Ce n'eſt qu'en ſortant de ſon cabinet, & en ſe livrant de tems en tems, aux aſſemblées pour s'en faire un ſpectacle, & ſe diſtraire,

qu'on peut véritablement ſe divertir. On retombe ſur ces amuſements, comme Eſope revenoit à ſes noix, & Mallebranche à ſes épingles, lorſqu'ils avoient la tête épuiſée.

Il y a dans une vie d'étude, des quarts d'heure de fatigue, où l'on a beſoin de ne plus penſer, & voilà préciſément le moment où il eſt permis de paroître dans les cercles. L'eſprit s'y repoſe, & ne laiſſe agir que les oreilles & les yeux. Mais ſi l'on veut toujours

jouer, toujours babiller, toujours danſer, toujours ſe parer, ſe faire, en un mot, une occupation journaliére de ces paſſe-tems, on ne ſent plus qu'un vuide affreux, & l'on ne connoit qu'un plaiſir de routine, qui n'eſt plus plaiſir.

Celui d'écrire ſe renouvelle toujours, parce que l'eſprit produit toujours de nouvelles idées. Nous aimons tous la variété, nous nous ennuyons d'une occũpation monotone : or, quelle vie plus diverſifiée

que celle d'un homme qui compoſe? Son corps eſt ſédentaire, il eſt vrai; mais ſon ame, tantôt au delà des mers, & tantôt au delà des cieux, tantôt égayée par des ſujets riants, & tantôt effrayée par des réflexions terribles, paſſe rapidement d'un lieu à un autre, de la triſteſſe à la joie, de l'eſpérance à la terreur, & voit, en conſéquence, éclorre ſur un papier mille & mille penſées qui s'enchainent dans un ordre admirable, qui nous reproduiſent tels

que nous ſommes, & qui ſemblent nous multiplier à l'infini.

Mais s'il eſt amuſant de varier ſes idées, il eſt ridicule de laiſſer errer ſon imagination ſur tout ce qui ſe préſente. Il y a des bornes où l'on doit s'arrêter; & voilà l'écueil de la plupart des Ecrivains de nos jours. Séduits par la nouveauté de certaines penſées, ils entreprennent de fixer le ſoleil même. On croit voir la lumiére face à face, & on ne voit que

de fauſſes lueurs, cauſées par l'éblouiſſement. Nos Philoſophes & nos Poëtes n'en ſont-ils pas une preuve bien ſenſible, eux qui, par des ſyſtêmes & des vers ſpécieux, érigent des trophées au menſonge & à l'irréligion ?

Je ne ferai point ici comme les Auteurs de *la Religion vengée*, qui, ſous prétexte de réfuter les impies, tirent du ſein des ténébres des objections qu'on y doit laiſſer, & apprennent par un Journal périodique, qui

paſſe entre les mains de tout le monde, des ſophiſmes qu'on doit ignorer; mais je tâcherai de jetter un ridicule ſur la Théologie de nos Déiſtes, & de les convaincre d'abſurdité. L'amour-propre réſiſte tous les jours aux arguments; mais il céde aux ridicules. Rien ne pique plus un homme qui ſe dit Philoſophe, que de le mettre en contradiction avec lui-même. Auſſi n'ai-je pas d'autre deſſein que de faire contraſter la croyance des

Déiftes avec leurs arguments contre la révélation.

Saint Auguftin s'eft fervi de cette méthode dans fon magnifique Ouvrage de *la Cité de Dieu*. Il a démontré la bizarrerie des vertus payennes, & il donne pour exemple celui de Lucréce, dont on a tant exalté la modeftie. Eft-elle coupable? dit-il, on ne doit pas la louer; eft-elle innocente? elle n'a pas dû fe tuer. Les Déiftes admettent-ils des myftéres? ils doivent croire la révélation; n'en

admettent-ils point ? ils doivent nier un Dieu. Qui doute, en effet, que Dieu ne ſoit un abîme de myſtéres ? Tout ſe confond en nous à cette ſeule idée.

Si l'on me reproche d'avoir raillé les incrédules ſur une matiére auſſi importante, je ne citerai, pour mon apologie, que ces paroles de la Généſe. Dieu dit; après le péché d'Adam : *Voilà donc Adam devenu ſemblable à nous*. Outre cet exemple, qui certainement doit bien ſuffire,

les Peres de l'Eglise ſont remplis d'ironies ingénieuſes contre les ennemis de la Religion. Mais à quoi bon prévenir des objections, & vouloir d'avance ſe juſtifier ? Il n'y a point encore eu, & il n'y aura jamais un Ouvrage univerſellement approuvé. L'Evangile lui-même, ce Livre tout divin, a ſes Contradicteurs, & ce n'eſt que parce qu'on le contredit, que j'écris maintenant.

Qu'on ne s'attende point à lire une diſſertation pleine

de paſſages, & capable d'écraſer les Déiſtes; il n'y a que Jeſus-Chriſt qui les écraſera dans le jour de ſa colére, & ce ne ſont pas les citations qui convertiſſent. Je veux ſeulement ranimer la confiance & la foi de ceux qui peuvent être ébranlés, & leur faire voir qu'on ne devient Anti-Chrétien qu'en devenant déraiſonnable. Nos myſtéres ſont au-deſſus de la raiſon; mais ils n'y ſont pas contraires. Nous en verrons le développement,

quand nous verrons Dieu face à face. *Videbimus eum ſicuti eſt.*

On s'étonnera, ſans doute, de ce qu'un homme du monde écrit en faveur de la Religion, tandis que dans le monde il eſt du bel air de s'en moquer, & de croire qu'il n'y a que des *gens payés pour cela*, c'eſt-à-dire, des Prêtres, qui puiſſent parler de Dieu. Mais je voudrois bien ſavoir ſi la Religion ne doit pas autant intéreſſer un Laïque qu'un Eccléſiaſtique, & ſi le Militaire

taire ne fait pas vœu d'être Chrétien de même que l'Anachorête. Je voudrois bien ſavoir s'il eſt plus important d'écrire ſur la Politique, & des avantages temporels qui n'ont rapport qu'à une vie de quelques minutes, que de traiter un ſujet d'où dépend le bonheur ou le malheur éternel. Je voudrois bien ſavoir ſi nous devons être moins religieux que les Auteurs Payens, eux qui parlent, ſans ceſſe, de leurs Dieux & de leurs ſacrifices. Qu'on

liſe leurs Ouvrages & les nôtres, on croira, ſans contredit, que nous ſommes les Idolâtres, & qu'ils étoient les Chrétiens.

Si notre ame n'étoit pas un objet de rebut; ſi nous connoiſſions tout ce qu'elle vaut & tout ce qu'elle a droit d'eſpérer, nous regarderions comme des vétilles, les affaires qui nous ſemblent les plus importantes, & nous n'enviſagerions dans toute notre vie que ſa fin. Mais nous avons réellement perdu l'eſprit.

La ſeule choſe néceſſaire nous paroit indifférente, & des biens, des emplois, des honneurs, qu'on peut appeller des phantômes, captivent toute notre attention. Nous ne ſommes que des enfans livrés tout le jour à des chiméres. Nous croyons la vie préſente une éternité, & la vie future, un inſtant. Mais encore quelques minutes, notre rêve finira, & nous connoitrons l'illuſion de nos projets & de nos travaux.

Il eſt bien étonnant de

voir tant d'hommes ſi prudents dans les affaires du ſiécle, tout-à-fait inſenſés dans celles de Religion. Quand elle n'auroit d'autres preuves que des doutes, nous devrions prendre le parti le plus ſûr, & trembler de nous méprendre : car, enfin, ſans vouloir dogmatiſer ou prêcher, il eſt inconteſtable que nous devons bientôt finir, & que ce pas étant mal fait, tout eſt perdu. S'il y a une autre vie, le libertin riſque tout ; & ſi, par impoſſible,

il n'y en avoit point, le Chrétien n'auroit rien perdu. Cet argument a beau être ufé ; il n'en eft pas moins concluant. Ce ne font pas les difcours à la mode qui prouvent la Religion : la mode n'a rien à faire qu'avec l'ajuftement des femmes. Mais de même qu'on rejette une étoffe de l'année derniére, on ne veut plus d'une Religion de dix-huit cents ans. Il faut une Théologie toute nouvelle & toute élégante, & fur-tout depuis que

nos petits-maîtres ſont devenus Théologiens.

Un Savantaſſe entaſſeroit ici arguments ſur arguments, pour prouver que ces ſortes de gens déraiſonnent. Mais fait-on des diſſertations pour démontrer qu'on voit clair en plein midi ? Je voudrois qu'en compoſant un Livre, on évitât la peine d'en copier un autre. Il y a tant d'arguments contre les incrédules, qu'on tombe dans la répétition, lorſqu'on veut les combattre ſur tous

les points. Cependant bien des Auteurs aiment souvent mieux rassembler trois ou quatre bons Ouvrages, pour en faire un mauvais, que d'omettre la moindre preuve & la moindre citation. Ils se noient dans un déluge de passages qui ne finissent point, au lieu de les indiquer tout simplement.

Je me souviendrai toujours qu'étant en Allemagne, je reçus la visite d'un homme de bon sens, dans le moment que je travail-

lois *la Jouissance de soi-même*, Ouvrage que je viens de donner au Public. J'aurois peine à pouvoir exprimer ici quelle fut sa surprise, lorsqu'il s'apperçut que je composois sans avoir autour de moi des *in-folio*, des *in-quarto*, des *in-douze*, en un mot, des volumes de toute espéce. Eh! comment, me dit-il tout hors de lui-même, vous faites un Livre, & il n'y en a point dans votre chambre? comme si les Livres s'engendroient les uns des autres.

tres. Oui, Monſieur, lui répondis-je, & je ſerois bien fâché qu'il y en eût. Lorſque je travaille ſur une matiére, j'évite toujours, avec ſoin, de lire les Auteurs qui en ont traité, crainte de ne rien dire de moi-même, & de rendre les penſées des autres. Lorſqu'on eſt plein d'un Ouvrage qu'on vient de parcourir, on ne fait ſouvent que le tranſcrire en d'autres termes, ſans s'en appercevoir. Telle eſt ma façon de penſer, & telle eſt

ma méthode. Mon homme, qui n'avoit que du bon ſens, ne gouta point mes raiſons; car il faut avouer que le bon ſens, tout néceſſaire & tout reſpectable qu'il eſt, ne change point de routine.

Il eſt à propos qu'un Ecrivain ait beaucoup lu, de maniére à pouvoir ſe rappeller par-ci par-là quelques articles qui appuient ſon ſentiment. S'ils ne ſont pas conçus dans les mêmes termes, & que la page & la ligne ne ſoient pas chif-

frées, c'eſt ſouvent tant mieux; car il n'y a rien de plus pédanteſque & de plus ennuyeux que de lire un Ouvrage plein de notes, de lettres & de chiffres. Cette méthode n'eſt néceſſaire que lorſqu'il s'agit d'une matiére très-ſcabreuſe, où l'Auteur a beſoin de s'appuyer, ou de ſe juſtifier par des paſſages rendus mot pour mot.

Mais combien de Faiſeurs de Livres en Europe, qui n'oſeroient avancer que la mort eſt certai-

ne, ſans rapporter ſur un pareil fait, les témoignages de toute l'antiquité! Ils ne vous font pas grace d'un ſeul iota. Un point, ou une virgule qui viendroient à manquer, auroient certainement leur *errata*. Il eſt vrai que ce défaut n'a rien de pernicieux; au lieu que celui de nos Avanturiers littéraires, qui viennent débiter des paradoxes au hazard, ſans avoir d'autre autorité que leur imagination pétulante & déréglée, cauſe ſouvent un grand mal.

Combien de fois n'a-t-on pas cité la Philoſophie, non du bon, mais du mauvais ſens, pour prouver que les Peres de l'Egliſe, & ſurtout ſaint Auguſtin, avoient cru l'ame matérielle? Cependant il n'y a rien de plus clair que l'immatérialité de l'eſprit, ſoutenue par le Docteur Afriquain, dans le Livre *de quantitate animæ*. On jure tous les jours ſur les paroles d'un homme qui écrit ſans penſer, & l'on appuie des principes ſur la bonne foi d'un Ouvrage qui

n'en a point. C'eſt ainſi que nos Déiſtes ne ſont que le miſérable écho de quelques impoſteurs : ils ne ſont que répéter des menſonges & des abſurdités. Si l'on demande à tant d'Ecrivains impies, d'où ils empruntent leur certitude pour combattre & nier tout ce qui leur déplait, ils n'ont pas d'autre réponſe à donner, que de dire tout ſimplement : C'eſt de nous-mêmes. Il n'y a que dans leur petite tête, en effet, tête toute neuve &

toute éventée, où ils trouvent une autorité capable de détruire une tradition de cinq à ſix mille ans. On réaliſe tellement aujourd'hui tout ce qui s'accorde avec les inclinations & les idées, qu'on traveſtit les Hiſtoires en Romans, les Romans en Hiſtoires, & les Raiſonnemens en Epigrammes.

On m'avoit conſeillé, depuis long-tems, de donner toutes mes petites Productions ſans Préface, & j'étois prêt à me rendre, lorſque je m'apperçus que la plu-

part des Lecteurs ne parcouroient que les Tables & les Préfaces. Falloit-il ôter aux gens du monde le moyen de jargonner ſur les Ouvrages & les Auteurs? Une petite-maîtreſſe n'a-t-elle pas droit de jetter un coup d'œil ſur un Livre comme ſur un éventail, & de prononcer s'il eſt bon, comme elle prononce ſi une miniature eſt jolie? Les Préfaces ſont des échantillons. Il ſuffit de les voir, pour juger de toute la Piéce. Voilà comme on penſe,

& voilà comme nous laisserons penser.

Cependant qu'en résulte-t-il ? Qu'on ne connoit que la superficie des choses ; qu'on ne veut plus être savant que par extrait ; que les hommes les plus habiles d'aujourd'hui, sont ceux qui savent faire des Dictionnaires & des Abrégés ; & que, finalement, on s'en tient à un simple alphabet. Ne nous étonnons plus, si un Gentilhomme, sortant de parcourir les premiéres pages d'un

Livre, dit publiquement, qu'il venoit de lire un Ouvrage merveilleux, nommé *Préface*; & si un Prédicateur depuis neuf ans, me dit un jour à moi-même, qu'il avoit découvert dans une Bibliothéque un trésor qu'on ne connoissoit point, où l'on trouvoit les plus jolies histoires bonnes à citer dans des Sermons, un volume enfin qui se nommoit *Bible*. Le fait, tout incroyable qu'il paroit, est exactement vrai, & je ne le rapporte que pour faire voir

les inconvéniens d'un esprit qui ne ſait qu'effleurer. Je répondis en jeune homme que j'étois alors, c'eſt-à-dire, malicieuſement, que Mr. *Bible*, en effet, étoit un Auteur admirable, & je ne doute point que mon ignorant ne l'ait cité dans ſes Sermons.

Ces bévues ſont d'autant plus frappantes, qu'on ne peut plus ſe défendre aujourd'hui d'être homme d'eſprit & ſavant. On a trouvé mille & mille moyens d'inſinuer des connoiſſan-

ces littéraires, philoſophiques, & même théologiques. La lecture d'un quart d'heure apprend ce que c'eſt que l'Hiſtoire ſacrée & profane, l'art de juger des vers & des ſyſtêmes, auſſi-bien que celui d'en faire. Auſſi n'y a-t-il point de jour qui ne voie éclorre quelques Brochures de vingt à trente feuilles, ſoit ſur l'origine du monde ou ſur ſa conſtruction, ſoit, enfin, ſur ſes révolutions. Combien de Dictionnaires n'avons-nous pas depuis

dix ans ? & combien n'en aurons-nous point encore peut-être avant un mois ? L'art militaire eſt réduit en Dictionnaire, & il n'y a pas juſqu'aux Conciles qu'on n'ait cru devoir préſenter ſous cette forme. Tout cela ſeroit bon, ſi l'on ne faiſoit que conſulter ces ſortes de Livrets ; mais on ne lit pas autre choſe, parce qu'on ne veut que jargonner : ainſi faiſoit ce Caſuiſte ignorant, qui avoit un catalogue de tous les péchés, & qui ne diſtinguoit les

mortels que par la lettre *m*, qu'on avoit placée fort à propos, & les véniels par la lettre *v*.

Les Auteurs, qui font autre chofe que des analyfes & des extraits, fe perdent dans un labyrinthe de queftions antimétaphyfiques, en perdant leurs Lecteurs. Ils diftinguent, ils divifent & foudivifent, pour mieux infinuer l'irréligion & le matérialifme, penfant que fi l'on s'apperçoit de leurs impiétés, ils en feront quittes pour fe rétracter fur

une feuille volante, feuille que le vent emporte, tandis que l'Ouvrage reſte, ſe répand & ſe réimprime de toutes parts. Nous avons vu, depuis vingt ans, une foule d'Ecrivains ſuivre la même méthode; de ſorte qu'on a tout lieu de regarder comme un complot formé, l'attention à publier de mauvais Livres, & à s'en rétracter. Tantôt c'eſt un Manuſcrit qu'on a dérobé, & tantôt c'eſt une inadvertance. Les Cenſeurs, je ne ſais par quel preſtige, ne

voient rien que de bon dans des Livres infames. Ne ſeroient-ils pas d'accord avec les Auteurs ? Tout homme ſenſé n'en doutera guères. Ainſi l'Hiſtoire du Peuple de Dieu, par le P. Berruyer, a paſſé, ainſi l'Ouvrage de Mr. Helvétius vient de paſſer, & ainſi paſſeront tous les Livres les plus mauvais, juſqu'à ce qu'on puniſſe, d'une maniére exemplaire, les Approbateurs & les Auteurs.

Il faut avouer que l'eſprit nous jette ſouvent dans

bien des travers. Les ſots font des ſottiſes ; mais les gens d'eſprit font ordinairement les plus lourdes fautes. Il ſemble que la nature, toujours avare de ſes dons, ne prodigue l'eſprit qu'aux dépens de la conduite. Qu'on jette un coup d'œil ſur la plupart de ceux qui brillent par leurs rares talens ; on trouvera les uns mauvais citoyens, les autres mauvais amis, & preſque tous impies. Ceux-ci n'écrivent que pour corrompre les mœurs, & ceux-

là que pour aveugler la raison. Combien d'Auteurs qui prostituent leur plume, & qui l'abandonnent aux mensonges & aux blasphêmes, pour se faire une réputation singuliére, ou pour s'enrichir ? Ils savent que dans le malheureux siécle où nous sommes, on achéte, au poids de l'or, des Productions qui méritent le feu. Ils seroient même fâchés si leurs Ouvrages n'étoient pas solemnellement condamnés. Quelle misére ! on tire sa gloire de

la plus grande ignominie.

Pour moi, qui n'écris, grace au Ciel, ni par envie de me faire un nom, puisque mes Ouvrages n'ont de mérite que la vérité ; ni par envie d'avoir de l'argent, puisque jusqu'ici, je n'ai rien retiré de mes Manuscrits ; je pense simplement à m'occuper & à confirmer dans les bons sentimens, ceux que l'irréligion n'a point encore gâtés.

On verra, dans tout le cours de cet Ouvrage, que je me suis scrupuleusement

attaché à ne combattre que les converſations & les brochures qui attaquent la Foi. Ce ne ſont pas les ſyſtêmes tirés des volumes *in-folio*, & propoſés méthodiquement, qui nuiſent davantage : il y a vingt mille petits-maîtres contre un eſprit fort, qui ſans principes, ſans ſcience, & uniquement à deſſein de ſe mettre à la mode, & de faire briller quelques miſérables ſaillies, frondent la Religion & la turlupinent, comme une choſe qu'il eſt du bel air d'attaquer. Ce

ſont les Arlequins d'une Comédie, qui n'ont point fait la Piéce, qui n'y entendent rien, & qui lâchent, au hazard, quelques propos, *vaille que vaille*, pour faire rire le Parterre. Tels ſont de jeunes Militaires de vingt ans, qui ſouvent n'ont écrit que quelques lignes d'un mauvais billet doux, & n'ont lu que quelques pages du Roman le plus obſcéne & le plus plat. Tels ſont des Marchands petits-maîtres, des Commis, & quelquefois des Valets-de-

chambre, qui n'ont vu que des Lettres de change, des papillotes ou des mémoires. Voilà les Champions qu'on rencontre de toutes parts, qui donnent des défis à tout l'Univers, de contredire leur ſavoir, & qui, ſur-tout aux tables d'Hôte & dans les Cafés, parlent comme les confidens & les interprétes de la Divinité même. Faut-il ici rire ou pleurer? C'eſt un problême que nous donnons à réſoudre, & qui, par ſa ſingularité, mérite en vérité d'être expliqué.

L'UNIVERS ÉNIGMATIQUE.

CE Livre que j'écris ſur l'univerſalité des énigmes, eſt lui-même une énigme. Comment puis-je copier des penſées de maniére à les rendre ſenſibles aux autres? Comment puis-je repréſenter corporellement une ame qui eſt toute ſpirituelle? Quel rapport y a-t-il entre des perceptions & un cerveau, des idées & une plume qui les exprime? D'où vient cette agilité de mes doigts, qui ſeconde mon imagination, qui

fixe ſur le papier des réflexions paſſagéres, & qui en forme un langage intelligible aux yeux? On voit d'abord que la moindre attention vers le plus petit objet, nous arrête & nous étonne; &, malgré tout cela, un Livre paſſe de main en main, & d'une Bibliothéque dans une autre, ſans exciter l'admiration. On le regarde comme une choſe très-ordinaire, quoiqu'il contienne réellement en ſoi une foule de merveilles.

Mais afin de commencer par nous-mêmes, parlons de l'organiſation de notre propre corps. Ah! s'il étoit poſſible de rentrer dans le ſein de nos meres, d'y obſerver, en ſilence, la formation du fétus, l'arrangement de nos os, la tiſſure de

de nos fibres, le développement de nos membres, le reſſort de nos muſcles, nous avouerions, dès ce premier inſtant, notre ſurpriſe & notre ignorance. Quels phénoménes! Des os interrompus de diſtance en diſtance, un ſang qui arroſe notre chair, de même que les fontaines arroſent la terre, une peau toute poreuſe qui s'étend & ſe reſſerre au gré de nos déſirs. Le plus habile Anatomiſte aura beau vouloir nous expliquer comment ſe forme un embrion, & de quelle maniére ce point, preſque imperceptible, s'accroit juſqu'à la grandeur où nous parvenons & où nous nous voyons les uns & les autres; jamais il ne réſoudra nos difficultés. Il ſera toujours conſtant que la ré-

production continuelle du genre humain, toute naturelle qu'on la ſuppoſe, demeure inintelligible. Combien de pompes & de ſoupapes, combien de lames & de reſſorts, avant de faire agir notre portion de matiére unie avec l'eſprit!

Mais que ſignifie ce mot *eſprit?* N'eſt-ce ſimplement qu'un terme ou qu'une partie élémentaire plus ſubtile & plus déliée que le reſte du corps? *L'eſprit* nous rappelle un je ne ſais quoi, qui au bout d'un certain tems, vient mettre en mouvement toute notre machine, ſe faire obéir en ſouverain, ſe tranſporter hors de nous, quoique toujours concentré en nous; un je ne ſais quoi qui pénétre, & qu'on ne peut pénétrer, qui voit, & qu'on ne peut

voir, qui définit & qui multiplie, & qu'on ne peut, ni définir, ni multiplier.

Nommerons-nous cet esprit, substance ou modification, être matériel ou immatériel ? Quel parti prendre pour abréger les difficultés ? Mais s'il est matériel, ce sera une pensée qu'il faudra concevoir ronde ou quarrée, rouge ou bleue ; une pensée qu'il faudra croire particule de pain & ensuite goutte de sang ; une pensée qui se nourrira, qui se divisera, qui tantôt sera debout & tantôt assise, toute matiére ayant nécessairement une situation. S'il est immatériel, ce sera un être inextensible, qui agira sur l'étendue ; un être indivisible, qui dirigera un corps dont les parties sont

divisibles à l'infini; un être qui se tient dans l'inaction pendant les neuf mois de notre habitation au sein maternel; un être qui fera jouer tous les ressorts de la matiére, sans connoître ces ressorts, sans avoir en soi dequoi les accrocher, les remuer & les diriger; un être enfin, qui se réduisant presque à rien, renferme en soi-même une foule de connoissances & de perceptions qui se répandent ensuite de toutes parts.

Nous ne sommes pas encore nés, & voici déja une multitude de mystéres capables de nous décourager & de nous confondre. Combien d'Ecrits où l'on agite encore & où l'on agitera long-tems, si l'enfant pense dans le sein de sa mere? Mais

peut-être l'homme en ſortant de cette priſon, va-t-il, à l'aide des rayons du ſoleil, connoître tout-à-coup ſon origine & ſa fin; peut-être le théâtre de l'univers, offert à ſes yeux, ſera-t-il le dénouement de ſes difficultés. Hélas! qu'apperçois-je? Une enfance dépourvue de jugement, & incapable de conſeil; une enfance toute ſemblable à celle de la brute : point de ſons que des cris, point de raiſon que de la malice. Il faut que nos premiers jours s'écoulent triſtement dans l'eſclavage & dans l'ignorance de nous-mêmes, & que nous attendions notre diſcernement de la conſolidation de nos fibres & de nos organes. Ce n'eſt plus une mere qui nous offuſque dans ſon ſein, & que

nous ne connoiſſons point; mais une nourrice qui nous proméne à ſon gré, & que nous ne connoiſſons pas davantage.

Cet état, quoique commun à tous les hommes, leur eſt cependant le plus inconnu, & nous n'en parlons que pour arriver au tems où nous commençons enfin à nous démêler, à nous ſentir & à penſer que nous ſentons. Il eſt donc arrivé, ce tems heureux, où ſortis de la nuit la plus épaiſſe, nous éprouvons l'action d'une intelligence qui doute, qui aime, qui hait. Ici, le nuage de l'ignorance paroit enfin ſe diſſiper; mais pour faire place à celui des paſſions encore plus obſcures que l'ignorance même. L'envie, l'amour, la colére fermentent

au-dedans de nous comme un vin nouveau qui jette ſon écume; de maniére que notre petit individu commence par être en déſordre, avant d'avoir pu ſe régler & ſe connoître. Nous nous échappons à nous-mêmes, & ſouvent pour n'y plus revenir; nous confondons, à chaque inſtant, l'impreſſion de l'amour-propre avec la vertu; nous prenons pour la vraie liberté, ce qui n'eſt qu'un dur eſclavage; pour l'équité, ce qui n'eſt que l'injuſtice; pour élévation, ce qui n'eſt que baſſeſſe & le tiraillement de nos ſenſations.

Des maîtres viennent-ils ſe préſenter à nous, eſcortés de toutes les Sciences & de tous les Arts qui corrigerent le monde, l'éclairerent &

l'embellirent, nous les rejettons & nous les évitons, jaloux de retomber dans la nuit profonde dont nous ne faiſons que de ſortir. Il faut que la terreur & les châtimens forcent notre ame à faire uſage de ſes facultés. C'eſt ainſi que l'homme, quoique né pour ſe connoître, ne ſe connoit jamais, s'il n'y eſt forcé par la crainte. C'eſt au milieu de ces obſtacles & de ces contretems que la raiſon doit ſe former. Mais afin d'épargner ces détails trop longs & trop humilians, ſuppoſons maintenant cette raiſon dans ſa plus grande perfection, & donnons-lui tout l'eſſor dont elle eſt capable.

Depuis tant d'années j'exiſte, commencera-t-elle par ſe dire à elle-même, & depuis tant d'années

je m'ignore & tout ce qui m'environne. Je ne ſais ſeulement pas où je réſide, ſi c'eſt dans la tête, dans le cœur ou dans tout le corps. En vain Deſcartes indique la glande pinéale comme le ſiége de la raiſon. Combien d'autres Philoſophes qui penſent différemment? Il y en a même qui ont oſé prétendre que notre eſprit vivoit éloigné de notre propre corps, & qu'il influoit ſur lui comme les rayons du ſoleil ſur les plantes & les fleurs. Le fait eſt que nous ne ſavons pas même d'où nos facultés & nos connoiſſances dérivent directement, & que nous promenons notre ame comme un flambeau dans tout cet Univers, ſans pouvoir déterminer où brille ce flambeau. Qu'y a-t-il de plus humiliant?

Des membres, quoique ſourds, obéiſſent à la voix de notre eſprit; ils s'allongent & ſe replient ſelon ſa volonté : & qu'eſt-elle, cette volonté? L'homme paſſe d'une extrêmité à l'autre : il condamne au ſoir ce qu'il approuve au matin; il déſire une choſe avec paſſion, & il la mépriſe ſitôt qu'il en jouit; il cherche la félicité, & il s'attache à tout ce qui l'en éloigne davantage.

Je ne ſuis plus étonné ſi certains Philoſophes ont conſidéré leur exiſtence comme une énigme inexplicable. Il ne faut que la moindre action du corps pour déconcerter tous les Savants. Je mets dans ma bouche, comme au hazard, un ſimple morceau de pain; je le broie avec mes dents; je l'avale, & ſur le

champ il opére au-dedans de moi-même une foule de merveilles : il se change dans une liqueur blanche & pourprée, qui coule de veine en veine, qui vient ravitailler mon cœur, faire enfin partie de mon propre corps, & le ranimer dans toute sa force.

Nous ne pouvons donc jetter un seul regard sur nous-mêmes, sans être saisis d'un étonnement qui ressemble à l'épouvante. L'habitude nous rend insensibles les plus grands prodiges. On se familiarise avec les miracles, au point de regarder comme naturel ce qui est tout-à-fait surhumain. N'est-ce pas un phénoméne de voir le tourbillon de matiére qui nous environne, errer au gré d'une simple pen-

ſée, de voir cette multitude d'eſprits qui compoſent la ſociété, parcourir ſous un maſque de chair, les villes & les campagnes ? Nous ſommes tous citoyens d'un monde merveilleux ; mais le monde que chacun de nous porte en ſoi-même, ce monde qui veut & ne veut pas, qui imagine, qui combine, qui diſpute, qui raiſonne, qui juge, eſt bien plus admirable. Quel aſſemblage de penſées & de projets, d'eſpérances & de déſirs, de craintes & d'affections, d'idées & de perceptions dans le petit eſpace d'un crâne ! Là on ébauche le gouvernement des Empires, là on forme des plans pour la guerre, là on cherche & l'on trouve les moyens de faire fortune ; enfin, on y raſſem-

ble comme dans un ſeul point, l'Univers entier, de même qu'un cadran ſemble réunir en ſoi toute l'immenſité du ſoleil.

Qu'on ſe repréſente maintenant à la ſuite de ces réflexions, un de nos Philoſophes modernes, & très-modernes, puiſque la plus grande partie touche à peine au cinquiéme luſtre; figurons-nous, dis-je, un de ces Philoſophes définir hardiment l'eſſence de l'ame, & lui aſſigner un lieu. Il ſemble que cette eſpéce d'hommes, plus privilégiée que le reſte du genre humain, ait aſſiſté à la création de tous les eſprits & à la formation de tous les corps. Ils parlent comme les confidents de la Divinité même, qui connoiſſent tous les ſecrets du Très-Haut, &

qui prétendent que la moindre de leurs paroles doit avoir force de démonſtration. Mais, nous diroient-ils bien, eux qui matérialiſent l'eſprit avec tant d'aſſurance, comment cet eſprit matériel ſe tranſporte au delà des mers & des cieux? Eſt-il une étincelle ſubtile qui s'éléve & s'élance, ou une vapeur qui s'inſinue d'une maniére imperceptible? Car ſi l'ame eſt toute corporelle, il faut néceſſairement, dans ce tranſport, quelque choſe de corporel.

Que de nouveaux myſtéres le ſommeil ne vient-il pas nous offrir! Peut-on le définir, & même le concevoir? Le corps gît comme une maſſe, l'exercice des ſens eſt ſuſpendu, & l'eſprit, qui ne peut s'épuiſer, agit lui ſeul, ou concentré

dans lui-même, ou répandu ſur les objets qui l'affectent. Qu'on ne nous objecte point ici les prétendus rêves d'un chien qui aboie en dormant, & qui s'agite : tout cela ne prouve que des mouvements corporels ; au lieu que l'homme, lorſqu'il dort, parle ſans remuer la langue, voit ſans ouvrir les yeux, ſe proméne ſans faire uſage de ſes pieds, touche ſans employer ſes mains. Chaque nuit devient un nouveau monde, où nous marchons au milieu des illuſions & des fantômes. Telle eſt la ſituation des perſonnes en délire, telle eſt celle des vieillards imbécilles.

On a vu les Anciens, en conſéquence de tout ceci, tantôt ſe croire des Dieux, & tantôt de ſimples ani-

maux. Ceux-ci ſe perſuaderent que nous rêvions toujours, ceux-là prétendirent prouver l'impoſſibilité de la matiére, ainſi que ſon inutilité. Quelle confuſion de ſentiments, qui nous embarraſſe & nous étonne ſitôt que nous voulons ſavoir les opinions des Philoſophes & de leurs Ecoles! Eh! combien cet embarras n'augmente-t-il pas, lorſque nous enviſageons le moment de notre mort! Ici, c'eſt la métempſycoſe qui vient jouer ſon rôle; là, c'eſt un anéantiſſement total; ici, l'ame va ſe réunir à la maſſe de l'Univers, dont elle fait partie; là, elle erre ſur le bord des fleuves & dans des cavernes. Telles ſont les leçons que les hommes, preſque toujours victimes de leurs paſſions & de leur imagi-

imagination, donnerent tour à tour; tels ſont les dogmes qu'ils établirent comme le fondement de leur Philoſophie & la baſe de leur Religion. L'ame n'eſt qu'un acte du corps, ſelon Ariſtote; l'ame en eſt une ſubſtance diſtinguée, ſuivant Platon. Les Indiens adorent ſur cet article, ce que les Perſans abjurent. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que tout paroit incertain aux yeux qui ne font que ſe promener ſur les divers Ecrits dont on a rempli l'Univers. Ce nombre immenſe de Livres & de Bibliothéques, qui traveſtiſſent l'ame de toutes maniéres, qui l'épaiſſiſſent ou la ſubtiliſent, qui la ſimplifient ou qui la multiplient, qui l'éterniſent ou qui l'anéantiſſent, prouve le labyrinthe

de nos difficultés & la foule de contradictions qui se trouve en nous-mêmes.

Mais en sortirons-nous, à dessein d'aller ailleurs chercher d'autres lumiéres ? Hélas ! je prévois que nous n'en serons pas plus éclairés. Nouvelles incertitudes, nouvelles obscurités. Une simple fourmi que j'écrase sous mes pieds, contient en soi un monde de merveilles. La circulation de son sang, le jeu de ses muscles, la tissure de ses fibres, l'agilité de ses membres, me font voir dans un atome un méchanisme aussi admirable que le mien, & bien plus surprenant, selon saint Augustin, que la construction même des cieux. Quel est donc cet habile ouvrier, si fécond en miracles, qui les

répand jusques sur un vermisseau? Et qu'est-il, ce vermisseau? Pense-t-il, ou n'est-ce qu'une simple machine? Mais s'il pense, il a une ame, & s'il a une ame, il sent la douleur; & s'il sent la douleur, comment accorder cela avec la justice d'un Dieu, sous la main duquel nulle créature innocente ne peut souffrir? Si, au contraire, ce vermisseau n'est qu'un pur automate, comme nous avons lieu de le croire, comment paroit-il aussi rusé, aussi prévoyant, & pourquoi semble-t-il souffrir ainsi que nous? Voilà comme le Philosophe s'égare dans la seule capacité d'une fourmi.

Si nous passons maintenant aux plantes & aux fleurs, nous reconnoissons que le tissu de la plus pe-

tite feuille eſt un phénoméne. En vain le microſcope & l'alambic viennent à notre aide : l'un groſſit nos doutes, en groſſiſſant les objets, & l'autre exprime un ſuc encore plus inconnu que la plante qui le produit. Une ſéve qui ſe filtre dans les entrailles de la terre, qui emprunte d'un ſable ſouvent aride, la vertu de nourrir des branches, d'étendre & de colorer des feuilles, de produire & de parfumer des fruits, de leur donner à chacun un gout tout différent, quoique le terrein ſoit le même, deviendra toujours l'écueil de notre foible raiſon.

Que pouvons-nous comprendre dans ces germes qui ſe reproduiſent ſans ceſſe, dans un ſeul grain de bled, dont la pourriture engen-

dre la multiplication, dans une poussiére qui fermente, qui s'échauffe, & qui enfin après bien des opérations, se transforme en rose, en tulipe, en jasmin? Ici, les couleurs enchantent; là, les odeurs embaument. Qu'on place ces couleurs où l'on voudra, dans les yeux ou dans les objets, les difficultés n'en subsistent pas moins. Nous ne connoissons pas plus l'œil qui apperçoit, que la fleur qui est apperçue.

Je ne veux, par exemple, que la cire, ouvrage des abeilles, & la soie, production des vers, pour arrêter le plus habile Physicien. Nous dira-t-il le rapport qui se trouve entre la trompe d'une simple mouche, & le nectar des lis, entre la gomme d'une chenille, & le velours

que cela produit ? C'eſt la nature, répond-on. Mais ce mot, *nature*, que nous employons continuellement par artifice ou par habitude, n'eſt que le ſurtout de notre ignorance. Que nous enſeigne-t-il? Peut-il ſatisfaire un homme qui déſire d'approfondir ? On croit éclaircir les choſes à force de termes, & il en réſulte que notre philoſophie, quelque perfectionnée qu'on la ſuppoſe, n'eſt qu'un pays fertile en hypothéſes, & tout-à-fait ſtérile en démonſtrations. On n'a pu même juſqu'ici en faire une ſur l'exiſtence de nos propres corps.

De quelle ſurpriſe ne ſommes-nous pas frappés à la vue d'un ſeul polype, qui renait tout entier dans chaque partie qu'on diviſe ? & quel

découragement ne nous inſpire pas l'aſpect de ces mers peuplées de coquillages & d'animaux de toute eſpéce ? On a recours à la lune pour expliquer le flux & le reflux ; mais qui nous ſera voir d'où nait cette ſympathie ? Il convient plutôt d'admirer, & de ſe taire. Que de merveilles depuis la baleine juſqu'au plus petit poiſſon ! quelles proportions ! quelles gradations dans cette multitude d'êtres innombrables, qui reſpirent l'eau comme nous reſpirons l'air, qui trouvent la vie où nous trouvons la mort ! Entreprendrions-nous d'expliquer ces phénoménes ? Mais nous ignorons la qualité des fluides, & nous avons beau en nommer les parties crochues ou cylindriques ; nous n'ar-

rivons point jusqu'à leur véritable substance. Ainsi l'on effleure tout, & l'on n'approfondit rien.

L'air parsemé d'oiseaux, ne nous étonnera pas moins. Rien n'est plus singulier que de voir une petite machine toute vivante, se balancer dans les airs à l'aide des plumes & des vents, se soutenir dans un équilibre égal, & traverser des pays immenses par la seule impulsion d'un instinct qu'on n'a jamais pu définir, & qui va chercher des climats, ou plus chauds, ou plus tempérés.

Mais combien nos difficultés ne vont-elles pas s'accroître, si nous élevons notre vue vers le firmament! Ce nouveau monde, quoique centre du soleil, & d'une multitude

titude de lumiéres qui brillent par elles-mêmes, nous paroit encore plus obſcur que tout autre objet. Je n'ai pas voulu commencer par ce ſpectacle unique, crainte de déſeſpérer l'homme. Toutes nos recherches & toutes nos connoiſſances vont ſe perdre, lorſqu'il s'agit ſimplement d'une cométe. Oui, malgré l'œil pénétrant des Caſſini, on n'a pu encore définir préciſément ce que ſont ces corps, tantôt chevelus, tantôt barbus, ni déterminer ſûrement leur marche.

Mais il n'eſt pas néceſſaire de recourir aux cométes, pour reconnoître nos doutes & notre ignorance. Depuis ſix mille ans les hommes voient les planétes; ils obſervent un ſuperbe pavillon ſuſpendu

ſur leurs têtes; & depuis ſix mille ans il balbutient, lorſqu'ils veulent en expliquer la ſtructure & les mouvements. Peut-être Deſcartes, avec ſa matiére ſubtile, & Newton, avec ſon attraction, n'ont-ils pas même donné du vraiſemblable; & cependant, combien la vraiſemblance eſt-elle ſouvent éloignée du vrai? L'immobilité de la terre paſſoit pour démontrée, lorſqu'un Phyſicien s'éleva tout-à-coup dans Rome, & ſappa la démonſtration. Mais la terre, toujours fidéle à ſa marche, eut beau entraîner Galilée & ſes Juges; on n'en crut rien, parce qu'on regardoit la Philoſophie de ce tems-là comme infaillible.

Un ſeul regard jetté vers le fir-

mament au milieu de ces nuits étincelantes, confond & renverſe toute notre raiſon. Il ſemble que nous ne ſachions plus alors ni où nous ſommes placés, ni où nous devons aboutir. Cahos inacceſſible à nos foibles idées, ciel toujours clair & toujours ténébreux, d'où empruntez-vous la rapidité de vos mouvements, la régularité de votre cours, la vivacité de vos couleurs, la variété de vos nuances? Vous paroiſſez au matin vous fondre dans une roſée toute d'émeraudes, de ſaphirs & de rubis, & vous ſemblez au ſoir vous réſoudre en un ſerein qui nous pénétre, & nous imbibe d'une fraîcheur délicieuſe. Le matin vous faites briller la pourpre & l'or avec magnificence, & le ſoir

vous étalez l'argent & l'azure dans tout leur éclat. Etes-vous un aſſemblage de mondes errans, que l'Etre ſouverain conduit comme un berger conduit un troupeau? ou n'êtes-vous qu'un ſimple ſpectacle à nos yeux? Parlez. Ici, tout hors de moi-même, j'admire, je tremble, & je me tais.....

Peut-être le ſoleil lui-même, eſt-il l'habitation d'une eſpéce de créatures qui nous ſont inconnues. Si nous n'étions pas accoutumés à voir des poiſſons reſpirer l'eau, aurions-nous jamais ſoupçonné cet élément propre à nourrir des êtres? Qui ſait donc ſi le feu n'a point cette vertu? Combien l'électricité ne nous a-t-elle pas offert de phénoménes qu'on ignoroit? &

combien n'en découvrira-t-on point par la ſuite? C'eſt ainſi qu'on ſe confond & qu'on ſe perd, ſitôt qu'on veut s'arrêter ſur les objets qui nous environnent. Nous ne pouvons, à le bien prendre, avancer que des *peut-être*. La variété de tant de ſyſtêmes, ou ſur la conſtruction des cieux, ou ſur leur mouvement, ou ſur l'eſſence du feu, ou ſur ſes qualités, forme une telle confuſion, qu'il ne nous reſte, après bien des examens & des queſtions, que des doutes & des conjectures. C'eſt de cette obſcurité que nâquirent les qualités occultes, ſi fameuſes chez les Anciens, & cette matiére premiére encore ſi célébre dans l'Ecole de Scot, & qui, ſelon ce Philoſophe, n'a ni figure ni couleur.

On s'apperçoit que malgré notre ardeur à tout ſavoir, & à prétendre que nous ſavons tout, il faut continuellement nous arrêter. Nos Académies ont beau faire des démonſtrations, & nos Obſervatoires nous fournir de tems en tems des arguments peremptoires & des raiſons convaincantes, nous ſerons toujours contraints d'avouer qu'il y a dans le firmament un tréſor de phénoménes & de merveilles, dont nous n'aurons la clef qu'à la fin du monde.

Ainſi, au deſſus de nos têtes, comme ſous nos pieds, ainſi, hors de nous, comme au dedans de nous, tout eſt énigme, & tout eſt myſtére. Les Sciences, elles-mêmes, que nous encenſons avec tant de reſ-

pect, ne sont, pour l'ordinaire, que de belles opinions, colorées du nom de vérité. Combien le voile de la Métaphysique n'a-t-il pas servi à faire révérer les écarts de l'imagination? Locke, Berklei, Leibnitz, en sont des preuves bien frappantes. Combien de choses incompréhensibles dans les Mathématiques même, & combien d'erreurs la corruption du cœur n'a-t-elle pas introduit dans l'Univers sous le nom spécieux de Morale? La Philosophie sert tous les jours de prétexte à une foule de charlatants, pour débiter leurs mensonges & leurs paradoxes. Tous les jours la Rhétorique, à l'aide de quelques phrases emphatiques, & la Poésie, par le moyen de quelques rimes har-

monieuſes & bien cadencées, falſifie les choſes, traveſtit les arguments en épigrammes, & éblouit les foibles mortels.

On voit de ſiécle en ſiécle, des Philoſophes s'élever au deſſus de leurs Prédéceſſeurs, s'annoncer pour les Interprétes de la vérité même, & de ſiécle en ſiécle l'obſcurité ſe perpétue, & ſouvent s'accroit. La plupart de nos Savants ne paroiſſent que pour donner un démenti ſolemnel à toute l'antiquité, ſans avoir d'autres raiſons que beaucoup de charlatanerie & de hardieſſe. Nous ne découvrons jamais la lumiére qu'environnée de nuages, à peu près comme on voit la lune dans une nuit pluvieuſe ou pleine de brouillards.

Que ne dirions-nous point ici du tems qui nous emporte & qui nous consume, du tems qui, distribué en heures & en minutes, coule rapidement sous nos yeux, sans pouvoir être ni apperçu, ni senti, ni défini ? Nous nageons tous dans l'immensité de ce tems, comme dans une vaste mer, & ses flots qui se poussent & se repoussent sans cesse, vont se perdre on ne sait où. Comment, en effet, le présent, qui est actuellement quelque chose, devient-il néant tout-à-coup ? & comment l'avenir, qui n'est encore rien, devient-il un être ? Si nous n'imaginons quelques époques pour nous souvenir du tems & pour le déterminer, il ne nous resteroit absolument rien de sa durée. Il

nous fait vivre, & il nous détruit; nous en jouiſſons, & nous ne ſavons ni ce qu'il eſt, ni où il exiſte. Le lendemain eſt auſſi loin de nous que le terme de mille ans; & l'an prochain eſt plus près de nous que le jour d'hier. O prodige inconcevable! prodige toujours ancien & toujours nouveau!

Croiroit-on à préſent que l'homme, qui ne ſauroit ſe définir lui-même, ainſi que tout ce qui l'environne & l'éclaire, prétend, au milieu de ſentiers auſſi ténébreux & auſſi difficiles, connoître la Divinité ſans nuages & ſans myſtéres? Voilà cependant les Déiſtes: ils ne rejettent la Religion révélée qu'à raiſon de ſes myſtéres, & ils ſe perſuadent bonnement qu'il n'y en a point à

admettre un Etre ſouverain. Les myſtéres ſont toujours la pierre d'achoppement, & c'eſt uniquement ce qui nous diviſe d'avec les incrédules. Mais je vous le demande, eſprits ſuperbes & préſomptueux, vous qui prétendez nous ſervir de guide & de lumiére, concevez-vous donc un Dieu immenſe, éternel, infini, & ne trouvez-vous point de myſtéres dans l'idée de la Divinité? Avez-vous bien approfondi les abymes que renferme cette ſeule idée? ne vous perdez-vous pas dans le torrent d'une immenſité ſans étendue, d'une éternité ſans commencement & ſans fin? Comment pourrez-vous comprendre un Dieu qui étoit en lui-même avant la création du monde,

un Dieu qui n'a pu ſe faire lui-même, & qui n'a pu être fait, un Dieu toujours exiſtant, ſans avenir & ſans paſſé, un Dieu agiſſant dans tout ce que nous voyons, & qui n'eſt rien de tout ce que nous voyons? O combien de myſtéres!

Dieu en lui-même. Quelle expreſſion! quelle immenſité! quel abyme! Dépouillons-nous pour un moment de la préſence de cet Univers, tâchons de l'oublier, ainſi que notre propre corps, & tranſportons-nous, s'il eſt poſſible, avant l'inſtant de la lumiére & du cahos; l'inſtant, en un mot, qui n'étoit point encore inſtant, le tems n'ayant point commencé; quelle image peuvent nous préſenter ce dépouillement & cette ſolitude? Nous figurerons-

nous le néant qui ne peut ſe figurer ? Nous repréſenterons-nous l'immenſité qui ne ſe peut limiter? Dieu en lui-même, Dieu toujours Dieu, toujours Etre néceſſaire, toujours ſeul, & toujours ſe ſuffiſant pleinement à lui-même. Il y a ici dequoi égarer la raiſon, la confondre & l'anéantir. Les paroles manquent; il ne reſte qu'une ſtupide admiration, & il ne faut pas aller plus avant, crainte de perdre l'eſprit.

S'il y a donc tant de myſtéres dans la ſeule idée de Dieu, les Déiſtes ont-ils bonne grace de nier la révélation à raiſon de ſes myſtéres? Ils ſont plus incompréhenſibles, nous diront-ils, dans un Dieu en trois Perſonnes, un Dieu incarné

& mourant ſur une croix. Mais peut-on ignorer cet axiome, reconnu dans toutes les Ecoles de Philoſophie pour inconteſtable? Il n'y a point, en fait de Métaphyſique, d'infini plus grand l'un que l'autre: *Non datur infinitum infinito majus*; d'où il s'enſuit néceſſairement que Dieu, conſidéré tel que les Chrétiens le croient, n'eſt ni plus incompréhenſible, ni plus infini que le Dieu des Déiſtes: *Non datur infinitum infinito majus*. Le Déiſme, lui ſeul, renferme les premiers myſtéres, ceux dont les autres ne ſont qu'une ſuite; & on rejette notre ſainte Religion, parce qu'elle exige la foi. Quelle inconſéquence! La raiſon des Déiſtes eſt autant confondue à la vue de Dieu, que la

nôtre au ſouvenir des myſtéres que l'Egliſe nous propoſe. On ne gagne donc rien en ne voulant croire qu'à demi, puiſqu'il faut également dans la Religion des Déiſtes & des Chrétiens, faire le ſacrifice de ſes lumiéres, ſe taire & adorer.

Mais, peut-être, le Déiſte ſe fera-t-il Athée pour ſe ſouſtraire aux difficultés. Autre folie. Il n'y a pas moyen d'échapper. Un monde éternel, ou un monde qui s'eſt fait lui-même, c'eſt-à-dire, qui auroit été, & qui n'auroit pas été, devient auſſi difficile à concevoir, & même bien plus que l'exiſtence d'un Dieu; car ici cela repugne. Un Temple, une maiſon, ſuppoſent néceſſairement un ouvrier, dit Cicéron, & l'Univers entier ne ſeroit qu'un jeu

du hazard. Mais ſi ce prétendu hazard étoit le pere du monde, il en ſeroit, ſans doute, le conſervateur. Eh! comment alors tout ſubſiſteroit-il dans l'ordre & dans la paix? Comment chaque ſemence & chaque plante conſerveront-elles leur ſuc & leurs propriétés? Comment les ſolides ne ſe liquefieront-ils point? Comment la lumiére ne deviendra-t-elle pas ténébres? Comment le ſoleil, nageant dans un fluide, ne s'échappera-t-il pas en torrents de feu, & ne viendra-t-il pas embraſer la terre? Comment nos viſages, qui, quoique compoſés d'une bouche, d'un nez, de deux yeux, d'un front, ne ſe reſſemblent jamais, conſerveront-ils la même différence & la même variété? Il eſt donc quelque

choſe

chose de plus ancien que le monde, quelque chose d'existant par soi-même, d'invariable & de tout-puissant ?

O Sagesse vraiment infinie ! faut-il donc percer tant de nuages pour vous entrevoir ? Vous êtes, ô ! mon Dieu, celui qui est, & nous ne sommes rien, ou, tout au plus, un je ne sais quoi qui existe, & qui dans un moment paroit ne plus exister. Nous ne sommes qu'une ombre de l'Etre, & nous bégayons devant vous, sitôt que nous osons parler de vos divins attributs. En vous tout est immense, en nous tout est borné. Il faudroit être vous-même pour pouvoir vous comprendre : nous ne pouvons dire Puissance incompréhensible, ni ce que vous

êtes, ni ce que vous faites en nous. Vous vous riez au plus haut des-cieux, des portraits bizarres que tant de Religions diverſes oſent faire de votre Etre uniquement ſouverain, & ſouverainement adorable. Les uns confondent la Divinité avec les légumes de leurs jardins, & les autres la révérent ſous la forme d'un crocodile & d'un ſerpent. Un Peuple ſeul, au milieu des Idolâtres, confeſſe un Dieu pur eſprit; ſera-t-il difficile de reconnoître les vrais adorateurs?

Ici, les Déiſtes penſent avoir gagné leur procès. Ils entrevoient le culte de la Nation Juive, & c'en eſt aſſez pour condamner tout culte. Oh! combien ils ſe trompent! Dieu n'eſt ni ſourd ni muet; & un

Dieu qui ne ſe mêleroit ni des hommes ni de leurs actions, un Dieu infini, qui mépriſeroit des créatures à qui il a donné l'idée de l'infini, un Dieu qui laiſſeroit errer l'Univers à ſon gré, ſeroit un Dieu ſtatue, & tout ſemblable au bois & à la pierre qu'adoroient les Payens. Mais ſi Dieu a daigné créer le monde, & daigne le conſerver, comme les Déiſtes n'en diſconviennent certainement pas, pourquoi ne daignera-t-il point s'intéreſſer à ſes créatures, pour qui ce monde, quoi qu'on diſe, paroit avoir été fait? Des montagnes & des rochers, qui ſont incapables de penſer & de connoître l'action du Créateur, vaudroient-ils mieux que nous? Non, ſans doute. Cependant Dieu les conſerve.

On va d'abyme en abyme, ſitôt qu'on n'écoute que ſes paſſions. Il faut avouer que nos Déiſtes ſont bien déraiſonnables : ils ne veulent point avouer un Dieu fait homme, parce que l'incarnation, ſelon leur petite tête, eſt indigne de la Divinité, & ils ſoutiennent un ſyſtême qui rend Dieu auſſi foible & auſſi défectueux que nous : ils lui prêtent, en un mot, notre indolence, notre orgueil & notre incapacité. Je m'explique. S'il eſt vrai, comme ils le publient, que Dieu ſe trouveroit avili de prendre garde à nous, qu'il ſe laſſeroit à calculer les actions des hommes, & qu'il s'ennuyeroit de ces détails, voilà nos paſſions diviniſées ; car à meſure que nous devenons riches & puiſ-

ſants, nous regardons comme une gloire de mépriſer nos égaux, nous nous livrons à la pareſſe, nous nous fatiguons dans des recherches : ainſi le Déiſte ſuppoſe en Dieu des paſſions & des vices même, tandis qu'il juge l'humanité indigne de ſa grandeur : ainſi il dégrade l'Etre ſouverain, au moment même qu'il prétend l'exalter.

Non, il n'y a rien de plus grand & de plus conforme à la Divinité, que de la concevoir toujours agiſſante & toujours tranquille. Dieu regarde, à la vérité, le néant & l'être d'un œil indifférent; mais il ne ceſſe d'animer cet Univers comme l'ouvrage de ſes mains. Si une feuille s'agite, c'eſt lui qui la remue; ſi un grain de ſable change

de place, c'eſt lui qui le tranſporte: il ſe promène, dit l'Ecriture, ſur les aîles des vents, il donne la nourriture aux petits des corbeaux qui l'invoquent, il dirige le vol du moindre moineau qui tombe ſur la terre, il ſait le nombre de nos cheveux, il prend ſoin des lis de nos champs, il pare les fleurs de ſon éclat & les hommes de ſes vertus. Le ſoleil n'éclaire que parce qu'il lui communique la lumiére, la terre ne produit que parce qu'il la rend féconde, la mer n'eſt captive que parce qu'il la retient, notre cœur ne palpite que parce qu'il le met en mouvement, notre corps n'exiſte que parce qu'il le conſerve. En Dieu nous avons tous l'être & la vie : *In ipſo vivimus, movemur, &*

ſumus : il eſt cette ſageſſe infinie qui ſe joue dans cet Univers : *Ludens in orbe terrarum*; cette ſageſſe qui ſéme la pouſſiére dans les champs, & la lumiére dans les Cieux, qui fait couler les fontaines, reverdir les forêts, étinceler les aſtres. J'apperçois Dieu juſques dans le plus petit mouvement de mes doigts; aujourd'hui il ouvre notre carriére, & demain notre tombeau; par lui nous naiſſons, & par lui nous mourons.

Qu'il eſt beau de pouvoir ſe dire à ſoi-même : je ſuis en vue de Dieu, comme ſi j'étois ſeul dans l'Univers; il préſide à mes penſées, il entend mes ſoupirs, il exauce mes vœux, il récompenſe mes travaux, il couronnera un jour ſes propres

dons en couronnant mes vertus! Qu'il eſt beau & conſolant de me figurer cet Etre ſouverain occupé de chaque homme en particulier, ſans ſentir le poids d'aucune occupation, attentif à veiller ſur tant de Pays divers, & ſur tant d'actions différentes, ſans que cela puiſſe partager ſon attention! Voilà ce qui s'appelle une idée de la Divinité, une idée noble & ſublime, & non pas la peinture qu'on oſe nous faire d'un Dieu ſourd & aveugle.

Ne prenons donc point le change, & conſidérons le Dieu des Déiſtes comme un Dieu qui n'exiſta jamais que dans la corruption de leur cœur. Ils ne veulent pas que celui qui a fait les oreilles, entende; que celui qui a formé les yeux, voie;

que

que celui dont nous ſommes le ſouffle & le tableau, prenne garde à ſon image. Leurs paſſions, qu'ils ne cherchent qu'à ſatisfaire, n'y trouveroient pas leur compte; & voici pourquoi ils traveſtiſſent la Divinité d'une maniére ſi bizarre : ils en font un Etre tout commode & tout-à-fait aſſorti à leurs mauvaiſes inclinations.

Ah! ſi nous aviliſſons la Divinité, comme les Déiſtes le prétendent, en la faiſant intervenir dans toutes nos penſées & dans tous nos mouvements, en la faiſant entrevoir dans tout ce qui reſpire & ce qui exiſte, il faudra convenir qu'il n'y a plus ſur la terre, aucune notion de baſſeſſe & de grandeur, & que nos idées, là-deſſus, ne peuvent

être qu'arbitraires. Mais peut-être l'Incarnation eſt-elle indigne du Dieu que nous adorons ; c'eſt ce qu'il faut examiner, quoique nous aurions maintenant le droit de nous écrier pour toute réponſe : O ! myſtére incompréhenſible ! Les Déiſtes n'auroient, ſans doute, rien à repliquer, puiſque nous les avons forcé à reconnoître des myſtéres de toutes parts. Mais ſi, ſelon ſaint Paul, on eſt redevable même aux inſenſés, nous avons égard à leur folie, & nous leur diſons que Dieu ne parut jamais plus grand que lorſqu'il s'incarna, plus triomphant que lorſqu'il expira. Ce n'eſt pas, ſans doute, un prodige de ſe repréſenter un Dieu tonnant dans les cieux, captivant les mers, un Dieu faiſant

du néant même l'ouvrage de ses mains. L'idée du Tout-Puissant emporte avec soi toutes ces merveilles. C'est par cette raison que les Peres de l'Eglise ont sagement appellé la Transfiguration, une cessation de miracles. Mais un Dieu pleurant dans un berceau & fulminant dans les airs, un Dieu éternel prenant naissance, un Dieu immense renfermé dans le petit espace d'un corps, un Dieu la vie même, daignant s'allaiter & se nourrir; voilà des contrastes qu'on peut nommer des choses qui surpassent l'intelligence des hommes & des Anges.

Les hommes ne pensoient qu'à la matiére dont ils s'étoient rendu esclaves; leurs idées avilies par le

débordement de leurs passions & l'égarement de leurs sens, n'estimoient que les honneurs & les biens temporels. Les Philosophes plus sages en apparence, mais, pour le moins, aussi insensés, se considéroient eux-mêmes, comme leur derniére fin, & ne connoissoient de mérite que l'orgueil. L'Univers devenu un Temple d'Idoles, sacrifioit au Démon, & à tous les vices les plus honteux. C'est au milieu de ces circonstances que l'Incarnation vient renverser toutes ces idées, qu'elle vient apprendre à l'homme que ce qu'il regarde comme sagesse, n'est que folie, qu'on ne peut être heureux qu'en se rapprochant du souverain bien. L'humanité dont Dieu veut bien se revêtir,

nous fait voir que l'homme eſt un objet précieux à ſes yeux, que nous ſommes nés pour arriver juſqu'à l'Etre éternel & infini, dont nous avons les idées, & que l'humilité devoit réparer un monde que l'orgueil avoit perdu.

Une crêche & une croix deviennent une école ſublime, où ſans ouvrages polémiques, & ſans diſſertations, on apprend tout d'un coup que les Monarchies de la terre ne ſont qu'une ſcéne de théâtre, que l'or & l'argent n'ont rien de plus que la fange & la fumée, & que tout cet Univers n'eſt qu'un verre qui va tout-à-l'heure ſe briſer. Si Dieu fût né dans le ſein des richeſſes & des grandeurs terreſtres, il ſe ſeroit montré inférieur aux Philo-

ſophes même, qui eurent le cœur aſſez ſublime pour mépriſer ces chiméres. Il falloit donc que l'Être, qui ne pouvoit croître en s'élevant, crût en quelque ſorte, en s'abaiſſant, ſelon la remarque de ſaint Léon.

Le célébre Bourdaloue prouve, avec ſon éloquence ordinaire, dans ſon magnifique Sermon ſur la Paſſion de Jeſus-Chriſt, ſermon unique en ce genre, que le myſtére de la mort du Sauveur fut le triomphe de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe. Vous n'avez, peut-être, conſidéré juſqu'à préſent, dit ce fameux Prédicateur, la Croix d'un Dieu fait Homme, que comme un myſtére de baſſeſſe & d'humiliation; & je veux vous faire voir que la toute-

puiſſance d'un Dieu & toute ſa ſageſſe, ont concouru dans ce merveilleux événement : *Chriſtum crucifixum Dei virtutem*, *Chriſtum crucifixum Dei ſapientiam.*

On a preſque toujours excité votre compaſſion à la vue de ce myſtére, & moi je viens exciter votre admiration. Jeſus-Chriſt meurt, il eſt vrai, mais parce qu'il l'a voulu; il meurt, mais en Homme-Dieu, après avoir fait annoncer ſa mort & toutes les circonſtances, par une ſucceſſion de Prophétes, pendant plus de deux mille ans, & après l'avoir prédite lui-même, d'une maniére ſurprenante; il meurt, mais en faiſant des miracles qui déconcertent toute la nature & qui étonnent l'Univers; n'y eut-il que

l'éclipſe du ſoleil, arrivée dans la pleine lune, contre toutes les régles, & atteſtée par les Payens même; il meurt, mais plein de forces, & en jettant un coup d'œil ſur les Prophéties, pour voir ſi tout eſt accompli: *Conſummatum eſt;* il meurt enfin, mais en rendant l'infamie de ſa Croix, le triomphe de la gloire, l'ornement des Empereurs, l'étendart des armées victorieuſes & le ſalut des Empires.

C'eſt par la mort du Sauveur, continue Bourdaloue, que nous avons appris à connoître ce que c'eſt que Dieu. C'eſt un Dieu qui ne peut être ſatisfait que par le ſacrifice d'un Homme-Dieu, un Dieu qui veut une victime d'un prix infini, un Dieu qui nous fait voir

combien le péché eſt énorme. Eſt-il poſſible que nous nous ſoyons ſcandaliſés de ce qui doit exciter éternellement notre reconnoiſſance? *Inde homo adversùs Salvatorem ſcandalum ſumpſit, unde ei magis debitor eſſe debuit.*

Que les Déiſtes ne s'imaginent pas être les premiers qui ſe ſoient révoltés contre l'Incarnation; elle eſt une folie pour les Gentils, dit ſaint Paul; & l'Héréſiarque Marcion, ſous prétexte d'un faux zéle pour la gloire de Dieu, parloit comme nos Déiſtes: ils ne ſont que ſon miſérable écho. Mais Rome devenue chrétienne, Rome ſuperbe, qui vouloit donner des loix à l'Univers, & n'en recevoir de perſonne, ſoumiſe à l'adoration d'un Dieu

fait Homme, & changeant ſes trophées pour une Croix, ignominieuſe en apparence, & odieuſe à toutes les Nations, devient un argument invincible à la gloire de l'Incarnation. Quel Homme juſticié, s'il n'avoit été Dieu, eût pu faire fleurir ſes humiliations & ſes opprobres dans le centre des villes les plus ſuperbes, & dans le cœur des plus orgueilleux conquérants! Voilà des faits; qui oſera les conteſter?

Tout le monde convient que dans le ſiécle d'Auguſte, le plus éclairé qu'il y ait jamais eu, parut un Homme évangélique, qui ſe donna pour le Meſſie par excellence, en un mot pour le Fils de Dieu. Il ne s'agit donc plus que d'exami-

ner les caractéres de ce Meſſie. Il n'y a perſonne, que nos eſprits préſomptueux, qui ait oſé parler contre lui. Toutes les Religions l'ont adoré comme Dieu, ou révéré comme Prophéte. Les Idolâtres même, ont publié que s'il n'étoit pas Dieu, il étoit le plus grand Homme de bien qu'on ait jamais vu. Où eſt l'impoſteur qui ait jamais recueilli des témoignages auſſi honorables en ſa faveur? où eſt l'impoſteur qui nous ait donné le modéle d'une vie auſſi merveilleuſe? Jeſus-Chriſt, bon parent, bon ami, bon citoyen, conſole, guérit, pardonne, pleure, gémit: il ne prêche que l'obéiſſance, la charité, l'humilité: ſon Evangile n'eſt que le langage de la paix & de la vérité;

de maniére qu'à ne le confidérer que comme un Ouvrage humain, c'eſt l'Hiſtoire la plus impartiale qu'on ait jamais vue. Les Evangéliſtes ne diſſimulent rien; ils ne s'étudient point à relever leur divin Maître; ils parlent de ſes foibleſſes apparentes, & ils publient eux-mêmes leurs propres défauts. Ils annoncent que Judas trahit ſon Maître, que Pierre le renia, & que tous ſes Diſciples l'abandonnerent. Point d'imprécations contre les Juifs: ils parlent des humiliations du Sauveur & de ſon crucifiement, ſans dire la moindre invective contre les Juges & les bourreaux. Je défie qu'on trouve jamais une Hiſtoire plus impartiale & plus pleine de candeur.

Au reſte, quelle preuve ont les Déiſtes, que l'Evangile eſt une invention purement humaine? Car, enfin, pour nier un fait auſſi public que la venue du Meſſie, & auſſi éclatant que ſa divine Miſſion, il faut avoir des preuves; autrement on parle en inſenſé. Cite-t-on quelque Auteur contemporain qui contrediſe le langage des Evangéliſtes, & qui le déclare une impoſture? Combien d'Ecrits & de témoignages, de toute eſpéce, n'auroit-on pas produits, pour infirmer une choſe de cette importance, ſuppoſé qu'elle eût été fauſſe? Nous devons donc répondre aux Déiſtes, que les Ecrivains ſacrés ne ſont pas les impoſteurs; mais ceux qui avancent de pareilles inepties ſans preu-

ves & ſans fondement. C'eſt ainſi que l'incomparable Auguſtin répond aux Juifs, qui prétendoient qu'on avoit dérobé le Corps de Jeſus-Chriſt pendant que les Gardes dormoient : C'eſt préciſément vous-mêmes qui avez dormi, leur dit-il, de citer des témoins endormis. S'ils dormoient véritablement, comment ont-ils ſu qu'on a volé le Corps du Sauveur ? & s'ils ne dormoient pas, pourquoi ne l'ont-ils pas empêché, & n'ont-ils pas été punis ? *Mentita eſt iniquitas ſibi.*

Mais que nous dit l'Evangile ? Que Jéruſalem ſera totalement détruite : ce fait n'eſt-il pas arrivé ? ou il faut brûler toutes les Hiſtoires. Que les Juifs ſeront diſperſés

par toute la terre : ce fait n'eſt-il pas encore arrivé ? & avons-nous beſoin d'autre témoignage que nos propres yeux ? Que la doctrine du Meſſie ſera prêchée dans tout l'Univers, malgré les obſtacles & les contradictions : en peut-on douter ? Qu'il y aura des héréſies & des ſcandales, & que les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre l'Egliſe : il y a bientôt deux mille ans que ce prodige s'accomplit. Qu'il viendra un tems où Jeſus-Chriſt trouvera à peine de la foi ſur la terre. C'eſt à vous à nous dire ſi cela eſt vrai, ou non, vous, Apôtres du Déiſme, qui travaillez, de jour en jour, à éteindre cette foi, qui dans des Ecrits ſemés à deſſein, & dans des converſations impies, animées

par la force des paſſions, faites vos efforts pour ſapper un édifice que vous croyez fondé ſur le ſable. Mais que vous vous trompez! L'Egliſe toujours la même, ne ceſſe & ne ceſſera jamais, malgré vos indécentes clameurs, de chanter ſes hymnes en triomphe à la gloire de Jeſus-Chriſt, notre vie, notre ſalut & notre eſpérance, & de les terminer par ces paroles, qui font votre honte & votre déſeſpoir: Gloire au Pere, au Fils & au Saint-Eſprit, comme c'étoit au commencement, comme cela eſt maintenant, & comme cela ſera dans les ſiécles des ſiécles: *Sicut erat in principio, & nunc, & ſemper, & in ſæcula ſæculorum.*

Ainſi les incrédules, en combat-

tant

tant l'Evangile, en confirment la vérité. Ils ſont ces nuées ſans eau, ces arbres morts & déracinés, ces flots de la mer couverts d'une affreuſe écume, ces aſtres errants, qui, ſelon l'Apôtre ſaint Jude, doivent avoir pour fin des ténébres & d'horribles tempêtes : *Nubes ſine aqua quæ à ventis circumferuntur, arbores autumnales infructuoſæ, bis mortuæ, eradicatæ, fluctus feri maris deſpumantes confuſiones ſuas, ſidera errantia quibus procella tenebrarum ſervata eſt in æternum.* Qu'on liſe ſaint Paul, & par-tout on trouvera les Déiſtes déſignés, & les progrès de leurs impiétés marqués, pour ainſi dire, de ſiécle en ſiécle, juſqu'à l'Apoſtaſie que doit exciter l'Antechriſt. C'eſt un myſtére d'i-

niquité, qui ayant commencé depuis le tems de Jesus-Christ même, s'accomplit de jour en jour, jusqu'au tems où Dieu viendra dans sa gloire, écraser les pécheurs, & couronner les Elus. Les Juifs ne veulent pas reconnoître le Messie, tandis qu'ils conservent précieusement les Livres qui l'annoncent, & qui en sont le plus fort témoignage; & les Déistes blasphêment contre Jesus-Christ même, parce qu'ils ignorent que leurs blasphêmes servent à l'accomplissement de l'Evangile.

Eh quoi! les Déistes seront les seuls dans l'univers qui connoitront ce qui convient à Dieu, qui détermineront ses dégrés de grandeur & de majesté, & qui lui assigneront

des moyens d'agir! Vous ne futes donc que de foibles esprits, vous Moïse, Daniel, Isaïe, Jérémie, David, lorsque dans vos prophéties & dans vos cantiques vous osates prédire le Messie, annoncer à toute la terre son ineffable Incarnation, & nous la représenter comme le chef-d'œuvre des merveilles du Tout-Puissant. Mais qui oseroit tenir un langage aussi extravagant? Où trouver des idées plus sublimes de la Divinité, des expressions plus magnifiques en l'honneur du Saint des Saints, que dans les Pseaumes? Cependant ils parlent tous de Jesus-Christ; ils n'ont que lui en vue; de maniére que David paroit être un cinquiéme Evangéliste plutôt qu'un Prophéte. Il semble

qu'il a déja vu le myſtére de la Rédemption s'accomplir, & qu'il en rapporte l'hiſtoire & les circonſtances.

Qui parla plus dignement de Dieu que Baſile, Chryſoſtôme, Auguſtin? Leurs Ouvrages, dit le célébre La Bruyére, ſont traités de puérilités par nos eſprits forts, qui ne les ont jamais lu, tandis qu'ils paroiſſent, avec raiſon, une ſource féconde de lumiéres & de beautés aux yeux de ceux qui les méditent. Je défie le plus habile Poëte de nous donner des idées de la majeſté de Dieu, ſemblables à celles qu'on trouve dans les Peres de l'Egliſe & dans les Prophétes. Que les Déiſtes ſe taiſent donc, & qu'ils rougiſſent d'avoir dit qu'on ravale la Di-

vinité, lorſqu'on croit qu'elle s'eſt revêtue de notre humanité.

Il me ſemble entendre ici tous les *pourquoi*, dont les Déiſtes ont coutume de ſe ſervir, pour anéantir la révélation. *Pourquoi*, nous diſent-ils, *Dieu, qui pouvoit ſauver le monde par ſa ſeule volonté, ne l'a-t-il pas fait? Pourquoi Dieu, qui a créé tous les hommes, & qui les a rachetés, n'en ſauvera-t-il qu'un petit nombre? Pourquoi Jeſus-Chriſt, venant ſur la terre, n'a-t-il pas fait de ſa venue une démonſtration évidente qu'on ne pût conteſter? Pourquoi, &c.....* Ici j'arrête les Déiſtes, & je leur réponds : Si toutes ces queſtions doivent, ſelon vous, nous empêcher de reconnoître l'Incarnation, comment admettez-vous l'exiſtence

d'un Dieu créateur & conſervateur de cet Univers ? car je puis uſer de repréſailles, & vous embarraſſer par autant de *pourquoi* que vous m'en avez dit. Pourquoi, vous repliquerai-je, Dieu en nous mettant ſur la terre, a-t-il permis que le plus grand nombre fût malheureux, tandis qu'il n'y a que quelques hommes privilégiés qui jouiſſent de la ſanté, des richeſſes & des honneurs ? Pourquoi tant de montagnes dans l'Univers qui ne ſervent à rien, & tant d'inſectes & d'animaux horribles, venimeux & malfaiſants ? Pourquoi des êtres tels que nous, émanés d'un Dieu qui eſt toute bonté, ſommes-nous ſujets à la douleur, à la miſére, à la mort ? On voit, par ces repliques,

qu'il y a par-tout des myſtéres qu'une intelligence auſſi bornée que la nôtre, ne peut, ni ne doit pénétrer. On voit que les myſtéres ne ſont pas des preuves contre la révélation, puiſque la ſeule idée d'un Dieu, comme nous l'avons déja dit, en renferme une multitude.

Nous ſommes certains que nous avons une révélation, & mille faits nous le confirment. C'eſt ſur elle que nous fondons toute la Religion Juive & Chrétienne. Comment s'y prendra-t-on pour nous prouver le contraire? Croirons-nous plutôt à quelques étourdis ſans ſcience & ſans mœurs, qui depuis vingt ans paroiſſent dans nos Villes, qu'à des millions d'hommes, génies du pre-

mier ordre & d'une vertu reconnue, qui nous ont enſeigné les grandes preuves de notre Religion? Ah! ſi nos incrédules, qui, la plupart vivent en bêtes, ſans ſe mettre en peine d'où ils viennent & là où ils doivent aboutir, ſont les Docteurs qu'on doit écouter, bientôt la terre deviendra l'aſyle de tous les crimes, & notre raiſon, une véritable folie. Cependant ils ſe croient les hommes les plus éclairés qu'il y ait jamais eus, au point de ſuppoſer aveugles & imbécilles tous ceux qui ont ſuivi Moïſe & Jeſus-Chriſt. Combien de fois n'ont-ils pas oſé répandre que Moïſe, en habile Phyſicien, avoit recours à des ſecrets naturels, tantôt pour faire croire aux Juifs que de l'eau

ſortoit d'un rocher, que certains feux errants étoient une colomne de feu tracée dans le ciel, & tantôt que le flux & reflux de la mer étoit un chemin miraculeux? Mais ne nous abuſons pas. Les hommes n'ont-ils donc été clairvoyants que dans notre ſiécle? Comment, on nous perſuadera que le flux & reflux aura paſſé pour un prodige aux yeux de tout un Peuple accoutumé à voir des flots, & que quelques fanaux auront pu éblouir des hommes de tout âge & de tout ſavoir?

Moïſe ne fut-il pas continuellement environné de ſéditieux & de murmurateurs? & prit-il jamais ce ton timide qui convient ſi fort aux impoſteurs qui craignent d'être dé-

couverts ? Il y avoit alors parmi les Juifs, comme aujourd'hui parmi nous, des personnes capables de confondre Moïse & ses stratagêmes, & de le rendre aussi-tôt la victime & la risée de toute la Nation. Il faut, en vérité, bien peu connoître le cœur humain, pour oser avancer de pareilles pauvretés, & avoir bien peu de raison, pour croire qu'on renversera la foi par de semblables inepties. C'est vouloir détruire les miracles, par des choses tout-à-fait incroyables. D'ailleurs, quelle preuve a-t-on que Moïse ait agi de la sorte, & que le Peuple Juif ait été la dupe de ses supercheries ? A-t-on le témoignage de quelques contemporains du Législateur, qui l'accusent comme impos-

teur? Car s'il ne s'agit que de nier pour avoir raiſon, quelle certitude trouvera-t-on dans l'Univers?

Vouloir conteſter la révélation, c'eſt donc vouloir s'engager dans un labyrinthe de difficultés, & faire preuve de folie. L'homme conçu dans le péché originel, dit Paſcal, eſt un grand myſtére; mais l'homme ſans le péché originel, ſujet à la concupiſcence, au péché & à toutes les miſéres de cette vie, eſt un myſtére encore bien plus grand. C'eſt delà que Manes tiroit ſes deux principes, l'un auteur du bien, & l'autre auteur du mal. On ne ſe débarraſſe point des myſtéres, en ſe rendant Athéiſte ou Déiſte.

Celui qui paroit le plus révoltant dans notre Religion, c'eſt l'Eu-

chariſtie : auſſi fut-il la grande pierre d'achoppement il y a deux ſiécles, & l'occaſion de la rupture la plus éclatante entre les Catholiques & les Proteſtants. Cependant, ſans vouloir entreprendre d'expliquer une merveille ineffable, & tout-à-fait incompréhenſible, on peut dire, que nous avons tous les jours en nous-mêmes une image bien vive de ce divin myſtére. La tranſubſtantiation eſt le changement du pain & du vin dans le corps & dans le ſang de Jeſus-Chriſt. Mais ce changement n'arrive-t-il pas continuellement en nous? Le pain que nous mangeons journellement, & le vin que nous buvons deviennent notre propre ſang, nos os, nos muſcles, nos nerfs, en un mot, notre chair.

Ce changement ſe fait en nous, il eſt vrai, par une digeſtion, & par la ſucceſſion de pluſieurs cauſes occaſionelles qui agiſſent en nous; au lieu que dans l'Euchariſtie, la ſubſtance du pain eſt totalement anéantie par le ſeul vouloir efficace de Dieu. Mais convenons, du moins, que l'une & l'autre maniére ſont admirables & myſtérieuſes.

J'apperçois Dieu plus grand ſous la forme du pain & du vin, qu'au milieu des lumiéres du ciel étoilé, ou des flots d'une mer écumante. Plus on penſe au ſilence de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, & plus on trouve cette merveille digne de Dieu : car, enfin, que voudroit-on pour annoncer ſa majeſté dans ce Sacrement ? Des rayons ? Mais le

ſoleil, qui doit périr, en répand de toutes parts. Des tonnerres? Les exhalaiſons de la terre en produiſent tous les jours. Le mal eſt que nous voudrions appercevoir en Dieu nos inquiétudes nos impatiences, en un mot, nos paſſions; & parce que nous aimons à nous venger, nous voudrions auſſi qu'il ſe vengeât ſur le champ : ainſi nous voudrions voir, de tems en tems, ſortir de ſon tabernacle des torrents de foudre ou de feu. Mais cette divine patience avec laquelle Jeſus-Chriſt, ſous la figure d'une ſimple Hoſtie, voit couler les ſiécles & les générations, les pompes & les folies du monde, les crimes & les révolutions de l'Univers ; cette patience que nous prenons pour foi-

blesse, est précisément son triomphe : elle fait voir que Dieu est patient, parce qu'il est éternel, comme le dit admirablement saint Augustin : *Patiens, quia æternus*; que mille ans devant lui sont comme le jour d'hier, & que quiconque l'outrage sera puni tôt ou tard, & ne peut fuir.

Je sais que ce terme d'outrager révolte furieusement nos Déistes, eux qui, jaloux, en apparence, de la grandeur de Dieu, se croient choisis pour en soutenir les droits. Certainement la gloire du souverain Etre n'a pas besoin de ses créatures, & elle est indépendante de leurs hommages, ou de leurs irrévérences. Mais cela empêche-t-il que nous ne puissions défigurer les

traces d'un original dont nous ſommes la copie, que nous ne nous oppoſions à la volonté de Dieu, & que nous ne troublions l'ordre qu'il a établi ? Il n'eſt point étonnant que les Déiſtes ſe croient un objet tout-à-fait indifférent aux yeux de Dieu. Ils aſſujettiſſent leur ame aux paſſions les plus honteuſes, ils la confondent avec leurs ſens, & ils ne la nourriſſent que de frivolités. Elevons nos penſées au deſſus des étoiles, répandons-nous dans l'immenſité des eſprits, dégageons-nous de la matiére, méditons les années éternelles, étudions les ſciences les plus ſublimes, regardons cet Univers comme un atome, & nous verrons ſi nos ames ſont indignes de l'attention de Dieu.

Elles ſeront à jamais ſon chef-d'œuvre, & un chef-d'œuvre ſi frappant, que des Philoſophes, ſans nombre, croiront les hommes autant de Dieux.

Mais où nos incrédules ont-ils trouvé que l'eſprit étoit une choſe vile, & que la matiére qui ne peut ſe mouvoir, pouvoit penſer? Je parle ici aux Matérialiſtes. Mille années d'étude ne ſuffiroient pas pour nous faire connoître un ſeul grain de matiére dans toutes ſes parties & dans ſon eſſence, & un jeune homme de vingt ans voudra nous prouver que la matiére penſe? Ecoutons ſes raiſons. C'eſt parce que je ne connois point toutes les propriétés de la matiére, nous dira-t-il, que je conclus qu'elle peut

penſer, & que finalement elle penſe. Ah! la belle chute! la merveilleuſe conſéquence! Ne faut-il pas avouer que voilà un raiſonnement bien clair & bien ſolide? Telle eſt cependant la grande preuve qu'on apporte en faveur de la matérialité de l'ame; tel eſt le doute que Locke a propoſé comme une eſpéce d'argument. Mais comment l'ame, ajoute-t-on, étant tout eſprit, pourroït-elle agir ſur le corps de la même maniére? doit-on répondre que Dieu agit ſur un Univers tout terreſtre?

Si c'étoit ici le lieu d'entrer en preuves, pour aſſûrer la diſtinction de l'ame & du corps, nous dirions que l'eſprit ſe proméne ſouvent à mille lieues de notre corps; nous dirions que les vieillards même

qu'on cite comme un témoignage de l'anéantiſſement de l'ame, en démontrent plus que perſonne, la ſpiritualité, & conſéquemment la durée. Le ſouvenir qu'ils ont de leurs premiéres années, tranſporte continuellement leur eſprit au delà de ſoixante & quatre-vingt ans, de maniére qu'on croiroit ſouvent leur ame & leur corps de deux ſiécles différents. L'un gît comme une maſſe, & ne s'occupe que des beſoins journaliers, & l'autre ne penſe qu'à des objets tout-à-fait éloignés.

Hélas ! Dieu nous auroit bien trompé, ſi notre ame n'étoit pas immortelle. Il a imprimé tellement cette idée dans nos eſprits, qu'il n'y a point de Peuple qui n'ait eu cette opinion. Elle eſt comme celle de

l'existence de Dieu, répandue de toutes parts. Cette frayeur qu'on a pour les fantômes, & ces fables sur l'apparition des Revenants qu'on trouve inculquées dans l'esprit de toutes les Nations, sont autant de preuves qu'on croit & qu'on a toujours cru l'ame immortelle. Car pourquoi n'a-t-on pas peur des animaux qui meurent? Pourquoi ne suppose-t-on pas les chevaux ou les chiens capables de revenir & d'apparoître? Comment, Dieu nous auroit donné l'idée de l'infini, & nous n'en jouirions jamais? Il nous auroit donné le droit d'égorger les bêtes, qui seroient nos freres & nos sœurs? Il traiteroit également les bons & les mauvais? Que dis-je? Les hommes pervers abonderoient

d'honneurs & de richeſſes, & les hommes vertueux ſeroient dans la miſére & dans le mépris? Voilà les belles idées que les Matérialiſtes nous donnent de la Divinité; car ſi l'ame eſt matiére, elle a des parties, & conſéquemment elle doit périr : *Corpus autem interire necesse eſt*. Cicéron.

O précieuſe immortalité de mon ame! Quand même, par impoſſible, vous ne ſeriez qu'une illuſion, je vous aimerois, & je vous préférerois à tous les biens de cette vie. On court tous les jours à travers le fer & le feu pour mériter une immortalité chimérique, une immortalité de quelques jours, ſi l'on peut parler de la ſorte, & on oublie celle de l'ame, quoiqu'elle ſoit

réelle, & démontrée à chacun de nous par la conviction d'un ſens intime que nous ne ſaurions jamais étouffer. Quelle gloire & quel avantage y a-t-il donc à publier que vous devez périr, ô ame merveilleuſe ! que vous devez vous éteindre, vous qui êtes une flamme toute pure & toute céleſte ! Ah ! ſi jamais cette monſtrueuſe erreur venoit à prévaloir, le domeſtique tueroit ſon maître comme un animal, le fils égorgeroit ſon pere comme le loup dévore un agneau, toutes les vertus ſe confondroient avec les vices, & il ſeroit égal, comme le prouve fort bien l'admirable Auteur de l'Antilucréce, d'être honnête homme ou ſcélerat.

Voilà pourquoi nos Ecrivains ſa-

criléges publient que la Religion eſt une ſimple politique. Mais falloit-il que Dieu établît une Religion qui eût permis au fils de ſe révolter contre ſon pere, au ſujet de réſiſter à ſon Roi, au domeſtique de voler ſon maître? La Religion n'eſt-elle pas une ſociété composée d'hommes, qui doivent tous concourir au bon ordre? Et parce qu'elle a pour objet le bonheur & la paix des Citoyens, doit-elle paſſer pour une politique humaine? Mais quand même cela ſeroit, on ne voit point la part que les myſtéres pourroient avoir à cette politique. En effet, l'Univers n'a pas beſoin pour être tranquille & ſoumis, d'adorer un Dieu incarné, un Dieu crucifié, un Dieu caché ſous

les eſpéces d'un pain. Il n'y auroit que la morale & l'eſpérance d'un Paradis, ainſi que la crainte d'un Enfer, qu'on pourroit dire néceſſaires pour contenir les Peuples. Si des hommes avoient imaginé la Religion Chrétienne, il n'y auroit pas tant de contradictions apparentes, ni tant de choſes capables d'humilier la raiſon & de la révolter.

Suppoſons, pour un moment, que le Meſſie, en venant parmi les Juifs, eût aſſemblé nos Déiſtes, & qu'il leur eût communiqué ſon projet, en demandant leur conſeil, & en leur diſant : je veux établir une Religion qui contredira toutes les paſſions, qui déclarera heureux ceux qui pleurent, & qui ne promettra des récompenſes qu'à ceux

qui

qui ſouffrent & qui ſe mortifient: je choiſirai douze hommes de la lie du Peuple, qui n'auront, ni politeſſe, ni ſavoir, pour qu'ils prêchent mon Evangile : je leur ordonnerai d'aller convertir l'Univers, ſans autre ſecours que ces paroles : Allez & baptiſez : je me ferai condamner à la mórt, & attacher à un infame gibet, & je prétends que ce gibet deviendra un objet de triomphe, par la ſuite, dans toutes les parties du monde: je prédirai la ruine de la Synagogue, malgré tout ſon éclat : j'annoncerai que ce Peuple, au milieu duquel je parois, ſera diſperſé, & que la ſuperbe ville de Jéruſalem ſera détruite : je publierai que je dois reſſuſciter le troiſiéme jour

après ma mort, & j'engagerai bien mes Diſciples à le divulguer : j'annoncerai, enfin, que mon Evangile ſera prêché juſqu'à la fin des ſiécles, & qu'il n'y aura perſonne de ſauvé que ceux qui croiront en mon nom.

Ici, je demande ce qu'auroient répondu les Déiſtes. Il n'y en a pas un qui n'eût dit au Meſſie : Votre projet eſt des plus inſenſés. Vous faites tout le contraire de ce qu'il faut pour réuſſir. Il ne vous reſtera pas un ſeul Diſciple après votre mort, & le ſupplice honteux que vous ſouffrirez, vous rendra odieux à toutes les Nations. Cependant tout eſt arrivé comme Jeſus-Chriſt l'a prédit; il n'en manque pas un ſeul iota. Que repliquer? Que la ſageſſe divine ſe joue de la ſageſſe

humaine, & que le doigt de Dieu ſe fait ici ſentir de la maniére la plus frappante & la plus merveilleuſe: *Hic digitus Dei eſt.* La Religion Chrétienne a donc pris naiſſance au milieu des obſtacles & des difficultés.

Quel nouveau poids le témoignage des Martyrs ne lui donnera-t-il pas ? Les incrédules ne ſe laſſent point de crier à toute force, que chaque Religion a eu les ſiens; mais qu'ils ſe trompent! Toutes les Sectes ont eu de faux Apôtres, trompeurs ou trompés, & il n'y a que le Chriſtianiſme ſeul qui puiſſe ſe vanter d'avoir des Martyrs. Martyr, ſelon toute la force du Grec, ſignifie témoin; & où trouver ces témoins, ſi ce n'eſt dans le ſein de notre Religion? Les Diſciples du Sau-

veur, toujours présents à ses merveilles, ont vu & touché de leurs mains : *Quod vidimus, quod manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ, annuntiamus vobis.* Cinq cents freres voient plusieurs fois le Sauveur ressuscité, mangent avec lui, & meurent tous en témoignage de cette vérité. Mahomet nous dira tant qu'il lui plaira, qu'il a pénétré jusqu'au septiéme ciel. Quelle preuve en avons-nous ? Jesus-Christ monte aux cieux en plein jour, & à la vue de ses Apôtres, qui furent les premiers anneaux de cette chaîne d'hommes vénérables, dont les lumiéres & les vertus se sont perpétuées jusqu'à nous.

Nous n'avons pas besoin, à l'exemple des Déistes, d'interpré-

ter les intentions, pour ſuppoſer des Chrétiens; car ces Meſſieurs, honteux de leur petit nombre, qui ne s'eſt accru que depuis vingt à trente ans, publient hardiment que tous les hommes de génie ont toujours penſé comme eux. Mais cela n'eſt point étonnant. Quand on prétend connoître la Divinité, on peut bien ſavoir ce qui ſe paſſe dans le cœur des hommes. Voilà comme l'on s'égare, ſitôt qu'on quitte les ſentiers de la vérité. On n'avance que des paradoxes & des inepties.

Nous pouvons encore en voir la preuve dans ce que les incrédules penſent du culte extérieur. Ils ſont plus ſenſuels que perſonne, puiſque la plupart d'entre eux croient l'ame matérielle, & ils ne

peuvent ſouffrir l'exercice des ſens dans celui de la Religion. Eh! comment, nous aurons des yeux, une bouche & des oreilles, pour voir, parler, entendre & pour nous communiquer nos penſées, & nous ne pourrons exprimer au dehors nos ſoupirs, nos priéres & nos vœux? Ne jugeons-nous pas des hommes par l'extérieur? & notre ame n'eſt-elle pas, pour l'ordinaire, toute recueillie, quand nos ſens ſe taiſent, & toute en action, quand ils agiſſent? Notre corps eſt l'interpréte de l'ame; & ſi Dieu l'a créé, ainſi que notre eſprit, il doit ſe courber & ſe plier, pour exprimer, à ſa maniére, notre reſpect & notre reconnoiſſance. Nous ne jouiſſons de cet Univers terreſtre, que par la mé-

diation de nos ſens; & ſi Dieu s'eſt incarné pour ſe rendre ſenſible à nous, il faut que ſa Religion ſoit pareillement ſenſible.

Auſſi voyons-nous que l'huile, l'eau, le pain & le vin ſont devenus, par un ordre formel de Dieu même, des ſignes qui nous annoncent ſa préſence & ſa grace. Il me ſemble entendre le Sauveur des hommes prononcer ces paroles: Qu'y a-t-il de plus beau! Je choiſirai tout ce qui environne mes créatures, pour en faire autant de moyens de ſalut; & comme elles aiment les choſes viſibles, j'attacherai à ces choſes même des vertus capables de ſanctifier; je rendrai le bois un inſtrument de miſéricorde; je donnerai à l'eau une force générative, capable

de faire des Chrétiens; je communiquerai à l'huile une vertu plus puissante que celle de sacrer les Rois; je ferai du pain, qui est une nourriture commune, un pain substantiel & tout de vie, capable de ranimer la cendre de ceux qui l'auront gouté; je changerai le vin en mon propre sang. Ainsi Dieu se sert & s'est toujours servi de ce qu'il y a de plus méprisable, pour opérer les plus grands prodiges : ainsi celui qui a créé l'Univers de rien, se plait à employer les plus petites particules de ce même Univers pour en faire des miracles, & en former un culte analogue à notre double substance, l'ame & le corps.

Combien n'y auroit-il pas de superstitions dans le monde, sans ce culte

culte prescrit par Jesus-Christ même ? Mais Dieu a parlé aux hommes, & il leur a recommandé une Religion toute sainte, qui après avoir consacré des fruits dans la Loi de nature, ensanglanté des autels dans la Loi écrite, vient embraser des cœurs dans la Loi de grace. Eh ! à qui appartiennent ces cœurs, sinon à l'Etre qui les a formés ? Combien les hommes ne sont-ils pas injustes ! Ils osent tous les jours usurper l'empire d'une créature qu'ils idolâtrent, dominer dans son cœur sans partage, & ils disputent à Dieu même les droits incontestables qu'il a sur nous. Ils publient que nous ne devons point lui sacrifier, ni nos facultés, ni notre vie, nous qui sommes entre ses mains,

comme un vaſe de terre entre celles du potier, nous qui ne reſpirons que par lui & qui n'exiſtons qu'en lui. O hommes ingrats ! juſqu'à quand méconnoitrez-vous les bienfaits du Créateur ? juſqu'à quand ignorerez-vous ſon Fils, notre divin Médiateur, le plus riche de tous les dons qui vous ait jamais été accordé?

Il ſuffit de réfléchir, pour appercevoir la vérité de notre ſainte Religion : elle nous préſente une chaîne de preuves & de faits depuis Adam juſqu'à nous, qui nous étonne & qui nous ravit; elle nous enſeigne une doctrine toute céleſte, & elle nous promet des récompenſes capables de remplir le cœur le plus avare & le plus immenſe; elle eſt pleine de myſtéres, nous répéte-

t-on encore ; mais nous l'avons vu. Où n'y en a-t-il pas ? Qu'on croie entiérement, qu'on ne croie qu'à demi, ou qu'on ne croie rien, qu'on pense comme les Déistes, ou comme les Athéistes, par-tout il y a des énigmes. Ferons-nous comme les Pyrrhoniens, qui passerent leur vie à douter, & qui au moment qu'ils prétendoient douter de tout, étoient, au moins, assurés qu'ils doutoient ? D'où saint Augustin conclut que leur doute ne pouvoit être universel.

Si l'on veut abjurer le Déisme, pour embrasser la Religion Juive ; voilà de nouvelles difficultés ; difficultés qu'on ne pourra jamais résoudre, sans reconnoître la venue du Sauveur ; car, enfin, il faut rai-

ſonner. Les Grecs, les Romains, en un mot, tous les Peuples ſe ſont perdus par la ſuite des tems, dans de nouvelles colonies; de maniére qu'on ne trouve plus aucun veſtige des Nations les plus fiéres & les plus floriſſantes : elles ſe ſont incorporées avec des générations toutes différentes, juſqu'au point de perdre leurs mœurs & leur nom. Ainſi tous les jours, dans nos jardins, un arbuſte ſauvage devient arbre fruitier. Comment donc les Juifs ont-ils pu ſeuls, au milieu des révolutions qui ont changé la ſurface de la terre & altéré le génie de tous les Peuples, conſerver leurs uſages & leur qualité? Comment, par-tout odieux & par-tout diſperſés, ont-ils vêcu juſqu'à nous, ſans

ſe mêler avec d'autres Peuples? Comment, malgré toutes les richeſſes qu'on leur connoit, & malgré leur grand nombre, n'ont-ils pu ſe rendre maîtres de quelque Principauté, & devenir Souverains? On les voit, par-tout timides & par-tout tributaires, porter ſur un viſage hideux, & qu'on démêle au milieu de la foule, les marques de la vengeance divine. A peine l'Angleterre voulut-elle, il y a quelques années, les admettre à jouir des priviléges accordés aux Citoyens, que la Nation Angloiſe, prête à ſe révolter, s'y oppoſe. Si l'on ne reconnoit pas ici le doigt de Dieu, il faut être bien aveugle. Ils ſont parmi nous, ces Juifs, & toujours Juifs, comme des monuments

éternels de la venue du Meſſie, & des pierres d'attente qui doivent rentrer un jour dans l'édifice de la nouvelle Jéruſalem.

Si les incrédules doutent de ces faits, dit Mr. Pluche, Auteur du Spectacle de la Nature, qu'ils réuniſſent leurs forces pour rétablir les Juifs, pour les incorporer avec nous, & pour éprouver s'ils feront mentir la Prophétie qui a annoncé depuis tant de ſiécles, la diſperſion d'Iſraël. Nous donnons ce défi aux incrédules, & juſqu'à ce qu'ils l'aient rempli, ils voudront bien que nous regardions leurs objections comme des paroles perdues.

Si nous jettons maintenant un coup d'œil ſur les Mahométans, qu'y verrons-nous ? Une Morale

toute voluptueuſe & toute ſenſuelle, que toutes les Religions proſcrivent; une Parodie ridicule de la ſainte Ecriture, qu'on a traveſtie & qu'on n'a fait croire qu'à force d'armes; de ſorte que ſans la Bible & le nouveau Teſtament, l'Alcoran n'eût jamais exiſté. Voilà comme on abuſe des choſes les plus ſaintes.

Les abſurdités qu'on trouve parmi les Sectes hérétiques, ne ſont pas moindres. C'eſt auſſi l'Evangile corrompu qui les retient dans le ſchiſme affreux, où ils vivent dans une malheureuſe ſécurité. Ils ont accommodé l'Ecriture d'une maniére qui favoriſe leur indépendance & leurs paſſions, & ils y ont vu tout ce qu'un eſprit de révolte eſt capable de faire voir; que le

Chef de l'Eglise étoit un Antechrist; que chacun pouvoit interpréter l'Ecriture sainte à son gré; qu'on avoit innové sur la présence réelle, &c. Mais je voudrois bien savoir comment les Catholiques s'endormirent dans l'idée que le Sacrement d'Eucharistie n'étoit qu'une figure, & se réveillerent, en croyant que c'étoit une réalité. Où sont les Livres qui nous certifient que l'Eglise a changé sa foi sur cet article? Les Grecs Schismatiques, aussi ennemis du saint Siége que les Protestants peuvent l'être, n'ont-ils pas toujours professé, & ne professent-ils pas encore le dogme de la Transsubstantiation? Berenger, Archidiacre d'Angers, ne fut-il pas anathématisé par toute l'Eglise, & con-

damné ſolemnellement dans le Concile de Verceil, lorſqu'il oſa dire, au dixiéme ſiécle, que le Sacrement de l'Autel n'étoit qu'une figure?

Mais ſuppoſons qu'on pût prendre ces paroles : *Ceci eſt mon Corps*, dans un ſens métaphorique, de quel droit les Proteſtants pourroient-ils nous perſuader que cela eſt? Quelle eſt donc leur miſſion? Je crois ce que me dit l'Egliſe, parce que je ſais qu'elle eſt infaillible, parce que Jeſus-Chriſt a dû fonder une ſociété bien différente des ſociétés humaines, une ſociété avec laquelle il eſt & ſera juſqu'à la conſommation des ſiécles : *Ecce vobiſcum ſum omnibus diebus uſque ad conſummationem ſæculi.* Cela eſt clair; mais je ne vois pas comment les Héréti-

ques, qui n'ont point nos principes, peuvent croire l'Evangile un Livre divin. Je n'y croirois point, dit ſaint Auguſtin, avec raiſon, ſi l'Egliſe ne me préſentoit la ſainte Ecriture comme un Livre divin : *Niſi accederet conſenſus Eccleſiæ.*

On ne comprend point, par la même raiſon, pourquoi les Proteſtants demeurent inviolablement attachés à leur Communion. Chacun étant maître, ſelon eux, d'interpréter l'Evangile à ſa façon, & chacun pouvant ſe tromper, il ne reſte point d'autorité qui fixe la foi d'un Calviniſte, ou d'un Luthérien, & qui l'oblige à croire une ſecte plutôt qu'une autre. Voilà, par conſéquent, toutes les héréſies juſtifiées, & nous pourrons être Ariens, So-

ciniens, Pélagiens, ſi nous croyons voir l'Arianiſme, le Socinianiſme & le Pélagianiſme énoncés dans l'Evangile. Quelles monſtrueuſes conſéquences !

Allons plus loin, & diſons que tous les abus qu'on ſuppoſe avoir été dans l'Egliſe, ne pouvoient donner droit aux Proteſtants de ſe ſéparer. Il eſt permis de faire des remontrances; mais il ne l'eſt jamais de ſe révolter contre une autorité légitime. Or, Luther & Calvin n'avoient-ils pas voué ſolemnellement leur ſoumiſſion à l'Egliſe & à ſon Chef? On ne doit donc les regarder que comme des rebelles, & il faut avouer que leur conduite ſcandaleuſe ne l'a que trop prouvé. Mais c'eſt aſſez pour faire voir qu'on n'é-

vite pas les difficultés en devenant Proteſtant, &, qu'au contraire, on les multiplie. Il ſuffit de jetter un ſimple coup d'œil ſur tous leurs Temples, qui appartenoient ci-devant aux Catholiques, pour les convaincre d'innovation; mais ni eux, ni les Déiſtes n'entendront jamais raiſon : ils ſont trop préoccupés. Ainſi fit Luther. L'Egliſe ſe ſouleva-t-elle contre lui ? Il n'en voulut plus connoître d'autre que l'Egliſe inviſible des Prédeſtinés. Les Livres de l'Ecriture le condamnerent-ils ? Il renia tous ceux qui lui étoient contraires, & il ſe dit maître d'interpréter, à ſa maniére, ceux qu'il ne pouvoit rejetter. Aſſemble-t-on des Conciles ? Il proteſte contre, & ne veut d'autre régle que

l'eſprit intérieur qui le domine.

Toutes ces miſéres ne prouvent-elles pas la néceſſité de la foi, & d'une autorité qui nous fixe? Myſtéres pour myſtéres, difficultés pour difficultés, je ne vois donc que la Religion Catholique qui ſoit raiſonnable, conſéquente, divine, & qui ſe juſtifie pleinement ſur cet article, & qui démontre évidemment par des faits, la raiſon qu'elle a de croire ſes myſtéres, tels que la Trinité, l'Incarnation, la Tranſubſtantiation. Ils ſont grands, il eſt vrai, accablant la raiſon humaine, & terriblement incompréhenſibles; mais, du moins, ils ont pour fondement des faits inconteſtables, des faits annoncés pendant pluſieurs ſiécles, crus depuis près de deux

mille ans, atteſtés par des millions d'hommes, qui tous ont répandu leur ſang par les raiſonnements des génies les plus ſublimes, par la merveille incomparable d'une Religion établie ſans armes, contre toutes les armes de la terre, & par les miracles les plus évidents. S'il y eut des miracles pour établir le Chriſtianiſme, dit ſaint Auguſtin, il eſt donc divin; & s'il n'y en eut point, ſon ſeul établiſſement ſera le plus grand de tous les miracles.

On voudroit qu'un Dieu tout-à-fait incompréhenſible, ne fît rien qu'on ne pût comprendre. Mais il ne ſeroit plus ce qu'il eſt, & il deviendroit même inférieur au plus vil de tous les hommes, dont on ne peut deviner les penſées. Com-

ment l'Etre qui a formé notre raiſon, n'en ſera pas le maître, & ne pourra la captiver ? & qu'eſt-elle, cette raiſon? Hélas! les incrédules eux-mêmes en connoiſſent la foibleſſe, & ils en font l'aveu toutes les fois qu'ils demandent un conſeil, ou qu'ils veulent pénétrer la moindre choſe; comme ils ſont forcés d'avouer une Providence, lorſqu'ils ſe déchainent contre les déſordres de l'Univers; car ces déſordres ſuppoſent un ordre, & conſéquemment une Providence.

Si l'on vouloit prouver à des aveugles de naiſſance qui ne voient que par le moyen du tact, qu'une boule qu'on jetteroit en l'air, fait dans le même moment la même impreſſion ſur des milliers de per-

ſonnes qui ont de bons yeux, ces aveugles le croiroient-ils? Non, ſans doute; car ne jugeant de l'exiſtence des objets que par le ſentiment du toucher, ſentiment qui ne ſe communique que par ſucceſſion, ils ne pourroient imaginer que la vue eſt une voie bien plus abrégée. Mais laiſſons ces aveugles, & prenons un exemple de certaines perſonnes qui n'auroient jamais vu d'arbres & de fruits, & qu'on meneroit pendant l'hyver au pied d'un pommier, en leur faiſant manger des pommes, & en leur diſant: Ces pommes que vous ſavourez maintenant, viennent de ce tronc d'arbre, qui dans quatre mois d'ici, produira des boutons, des fleurs, des feuilles & finalement ces fruits.

Ces

Ces perſonnes telles que nous les ſuppoſons, commenceroient, ſans doute, par rire & par ſe moquer d'une pareille fable. Nous voilà; nous ſommes ces aveugles qui croyons qu'on ne connoit les objets que par le tact, & ces perſonnes ignorantes qui ne pouvons nous perſuader que des corps réduits en poudre, reſſuſciteront un jour. Avouons donc que tout eſt rélatif dans cette vie, qu'on n'y juge que ſelon ſes connoiſſances, & qu'on croit toujours ſes connoiſſances le comble du ſavoir. L'aveugle, en conſéquence, ſe perſuade qu'il n'y peut y avoir chez l'homme que quatre ſens, & nous penſons qu'il ne ſauroit y en avoir plus de cinq. Oh! combien ne ſommes-nous pas

bornés dans nos conceptions! J'en ai honte pour l'humanité.

Qu'on demande, après cela, si les incrédules se moquent d'eux-mêmes ou du Public, lorsqu'ils prétendent nous démontrer les raisons de leur incrédulité, & la demande sera raisonnable. La plupart d'entre eux ne savent pas même leur catéchisme, & bien moins, par conséquent, nos motifs de crédibilité, & ils veulent nous éclairer & nous convaincre. Mais supposons, pour un moment, que tout fût préjugé, n'aurions-nous pas plus de raisons de nous en tenir aux nôtres, que d'adopter ceux d'une foule d'étourdis sans caractére, sans mœurs & sans instruction? Il ne faut pas des yeux bien clairvoyants pour ap-

percevoir les vices de nos eſprits forts. S'ils ſont Poëtes, ils n'emploient leur talent qu'à rendre les crimes aimables, qu'à nous révolter contre Dieu & les Rois, qu'à ſuivre le torrent de toutes les paſſions : s'ils ſont Philoſophes, ils ſe jettent dans une métaphyſique toute extraordinaire, qui, à force de définitions & de diviſions, identifient notre ame avec la matiére : s'ils ſont conquérants, ils n'écoutent que leur gloire & leur ambition, & ils font couler le ſang humain comme l'eau des riviéres : s'ils ſont Miniſtres, ils ſouffrent les progrès de l'erreur, ils s'applaudiſſent de voir l'impiété triomphante, & ils dévorent le pauvre comme on dévore un morceau de pain. Telles ſont les conſéquen-

ces de l'irréligion; au lieu que s'il y a des vices parmi les Chrétiens, ce n'eſt ſûrement pas le Chriſtianiſme qui les autoriſe, lui qui proſcrit & qui abhorre tout déſordre & toute voie inique; voilà la différence.

Ce n'eſt qu'à force de crimes & d'injuſtices qu'on veut & qu'on a voulu exterminer la Religion Catholique. L'Irlande, ô barbarie! permet à un fils de ſe dénaturer, en ſe faiſant Proteſtant, pour uſurper tous les biens d'un Pere Catholique, & le réduire à la mendicité. N'eſt-ce pas une cruauté ſans exemple dans toute l'antiquité? L'Angleterre, la Hollande & une grande partie de l'Allemagne ont envahi des biens conſidérables, qui n'a-

voient été donnés par nos Peres, qu'à condition d'aquitter des legs pieux dans le ſein de l'Egliſe Catholique. N'eſt-ce pas un vol manifeſte & un outrage affreux fait à la mémoire des morts, que les Payens même ſavoient reſpecter?

On nous accuſe d'être fanatiques, perſécuteurs, & de regarder comme ennemis déclarés tous ceux qui ne penſent pas ainſi que nous. Hélas! l'Egliſe pleine de tendreſſe, ne ceſſe de prier jour & nuit en faveur de tous les hommes, ſoit Juifs, ſoit Turcs, ſoit Indiens, ſoit Barbares : elle les porte tous dans ſon ſein; & cela eſt ſi vrai, qu'elle envoie des Apôtres juſqu'aux extrémités du monde, ſans autre vue que celle de convertir les Idolâtres

& les Infidéles. Si quelquefois certaines perſonnes audacieuſes & téméraires ont ſuſcité des troubles & répandu le ſang, ils ont été & ſont encore aujourd'hui ſolemnellement déſavoués. Il y a eu les tems paſſés des Souverains tyrans; la ſouveraineté en eſt-elle moins reſpectable? Ceux qui crient, ſans ceſſe, contre la Religion, ſous prétexte de fanatiſme, ſont les véritables fanatiques; car ils ne travaillent qu'à exciter la rebellion dans les Etats, & qu'à changer la forme des Gouvernements. Auſſi peut-on & doit-on les punir comme perturbateurs du repos public, ſans crainte de paſſer pour perſécuteurs aux yeux des hommes ſenſés.

Qu'on renouvelle dans la France

les Statuts de ſaint Louis ; qu'on perce, avec un fer chaud, la langue des blaſphémateurs ; qu'on faſſe obſerver la religieuſe déclaration de Louis XV. qui condamne à mort tout Ecrivain impie, & bientôt on n'entendra plus parmi les Militaires, des diſcours ſacriléges qui font horreur ; bientôt on ne trouvera plus parmi les beaux eſprits des plumes dévouées à l'impiété & au menſonge. Il n'y a pas un ſiécle, dit Mr. le Marquis de Mirabeau, qu'un Capitaine conduiſoit chaque jour à la Meſſe tous ſes Soldats. Hélas ! à peine y va-t-on maintenant les Dimanches & les Fêtes, & encore n'eſt-ce que pour inſulter Dieu juſques dans ſon Tabernacle. Les Perſans adorent le Soleil ; les Chi-

nois, leurs Idoles; & il y a chez deux Nations, qu'il eſt inutile de nommer, parce que tout le monde les devinera, des hommes qui paſſent leur vie ſans adorer Dieu, qui ſe lévent & qui ſe couchent auſſi méchaniquement que leurs chiens, & qui ne parleroient jamais de la Religion, s'ils n'avoient la rage de blaſphêmer. Quel ſcandale pour des domeſtiques, & quelle indignité! Il n'y a pas trente ans que les grands comme les petits, n'auroient pas oſé ſe mettre à table, ſans dire leur *Benedicite*, & aujourd'hui on n'oſeroit faire le ſigne de la Croix; on ſe rit même de la ſimplicité de ceux qui n'ont pas perdu la coutume de reconnoître le Dieu qui nous nourrit. Ne ſommes-nous pas des monſtres?

Le

Le Déiſme, dont ces maux ne ſont qu'une ſuite, prit ſa ſource en Angleterre. Cette Nation, accoutumée, depuis long-tems, aux révolutions, & qui ſe plait à en exciter dans les eſprits, lorſqu'elle ne peut en exciter dans l'Etat, s'ennuya d'être Chrétienne, comme elle s'étoit laſſée d'être Catholique. Elle répandit, en conſéquence, dans des Ouvrages profonds en apparence, des ſophiſmes & des paradoxes en faveur du Déiſme. Quelques François cherchant à ſe corriger du défaut de légéreté qu'on leur reproche, crurent devoir puiſer dans des lectures Angloiſes, les moyens de devenir plus méditatifs & plus ſérieux. Bientôt, comme amis de la nouveauté, ils goute-

rent des systêmes antichrétiens, & ils s'en parerent comme d'un bel habit. Cela plut tellement, que le Déisme, orné de jolis propos, & débité avec toute l'élégance & les graces du style & du langage, ne tarda point à se répandre dans les compagnies du bel air : il devint, enfin, à la mode, & passant dans les coulisses, les cafés, & même les boutiques, il fut accueilli comme la nouvelle du jour. On l'a trouvé commode & tout-à-fait assorti au gout du siécle, & on le suit tout simplement, sans en savoir davantage. Tel est le commencement & tels sont les progrès du Déisme, qui favorisé par des Romans physiques, des Poëmes impicomiques, une Morale libertine, se trouve sur la

langue de tous les petits-maîtres. Une telle Religion mérite de tels Apôtres: aussi font-ils bien leur fonction; car à table, dans les cercles & dans les promenades, ils ne manquent jamais de lâcher quelques prétendus bons mots, qui sont tous les arguments de la nouvelle secte.

Un de ces plus forts arguments, c'est que la Religion dépérit à vue d'œil. Il faut avouer qu'il y a certains hommes dans le monde, qui croient que leur Pays forme l'Univers entier. Comment, parce que la Religion se voit outragée dans deux ou trois endroits par quelques milliers d'étourdis, elle va s'anéantir? Mais on veut donc ignorer que la foi est un flambeau qui se promène. Lorsqu'elle s'éteignoit

en Angleterre par un terrible jugement de Dieu, ne s'allumoit-elle pas en Amérique? & aujourd'hui qu'elle paroit devoir abandonner certaines Contrées, ne se ranime-t-elle pas en Hollande, & ne vient-elle pas tout récemment de réveiller les Chaldéens & les Monothélites ?

On peut dire que depuis cinquante ans, la Religion Catholique a beaucoup repris de ses forces : elle se renouvelle comme l'aigle; bientôt on s'en apperçoit, pour peu qu'on soit attentif à tous les événements. Les prophéties s'accomplissent sous nos yeux, quoi qu'en disent nos Philosophes, qui veulent ramener tout à la nature. Nous voyons les tremblements de

terre les plus frappants, les guerres les plus extraordinaires & les plus ſanglantes, des phénoménes & des horreurs qu'on n'eût jamais prévus : déja les Juifs, qui doivent rentrer en eux-mêmes, donnent en Pologne quelques lueurs de converſion, & il y a déja plus de vingt ans que des preſtiges s'opérent tous les jours d'une maniére terrible. Je veux parler de ces Sectaires qu'on nomme *Secouriſtes*, & qui par le moyen du démon, ſans doute, ſe font percer les mains & le corps avec des épées, frapper la poitrine & les bras avec des buches & des barres de fer, en publiant que plus on les perce, plus on les écraſe, & plus on leur fait de bien. Je vais, ſans doute, paſſer ici pour

Viſionnaire, plutôt que d'être cru; car telle eſt la maniére de penſer: on aime beaucoup mieux nier que d'examiner. Cependant je cite ici des faits publics dans tout Paris, que la Police peut atteſter, & dont, ſelon l'avis d'un Cardinal bien reſpectable, qui me l'a dit plus d'une fois, on auroit dû faire un ſpectacle, pour prouver qu'il y a dans le monde des choſes tout-à-fait ſurnaturelles.

Que les yeux ſoient faſcinés, ou non, l'événement n'en ſera pas moins merveilleux; événement que tant de perſonnes diſtinguées par leur naiſſance, leur ſavoir, leur probité, & répandues de toutes parts, ont certifié & certifient tous les jours; événement qu'on a exa-

miné plus de mille fois, avec des yeux philoſophiques.

Monſieur Heeſler, Gentilhomme Saxon, tout Luthérien qu'il eſt, m'a atteſté avoir été conduit, ce mois de Septembre dernier, dans une maiſon de Secouriſtes, & y avoir déployé toutes ſes forces pour faire entrer ſon épée dans tous les endroits d'un corps vivant, ſans avoir jamais pu en venir à bout. Il m'a ajouté que Mrs. de la Condamine & Touſſaint, perſonnages qui ne ſont pas gens à croire au hazard, avoient tout examiné avec la plus ſérieuſe attention, & qu'ils étoient demeurés convaincus du ſurnaturel, au point même d'en être effrayés. Ils virent tous clouer la main d'une femme, & le clou qui paſſoit

à travers, & auſſi-tôt la plaie toute couverte de ſang, ſe referma, & ne parut qu'une ſimple cicatrice, telle qu'elle auroit pu être au bout de trois mois.

Mais qu'ai-je beſoin de ce témoignage? Je connois plus de mille perſonnes dignes de toute croyance, qui m'ont aſſuré le même fait avec des circonſtances ſi extraordinaires, qu'en me les rappellant, je m'imagine quelquefois rêver. Ce ne ſont point des charlataneries telles que celles de poſer une enclume entre la poitrine & l'eſtomac. Tout le monde ſait que tout homme en cet endroit, eſt capable de porter les plus grands fardeaux; & je ne ſuis pas aſſez ſimple pour donner comme des phénoménes, des tours

de gobelets. Mais en voilà assez pour ceux qui voudront s'informer de ces faits & les suivre, & en voilà trop pour ceux qui les nieront, sans autre raison que le plaisir de nier, & ce sera le grand nombre, quoiqu'au moins on devroit suspendre son jugement : c'est ainsi que font les gens sages.

On croit, lorsqu'on connoit sa Religion, que le Démon peut se transformer en Ange de lumiére, qu'il peut faire des prestiges, & qu'il en fera réellement, avant que le grand jour du Seigneur arrive, qu'enfin il est un Ministre dont Dieu se sert pour nous éprouver; mais les hommes qui rejettent ces vérités, sont souvent les plus crédules sur des points ridicules. Com-

bien n'y en a-t-il pas qui admettent des Sylphes & des Gnomes, qui ajoutent foi à des cabales, & qui doutent de l'Evangile? Je connois une Marquiſe qui a dépenſé plus de cinquante mille ducats pour voir le Diable, & qui ne croit pas en Dieu. Son Hôtel, depuis vingt ans, eſt plein de prétendus Sorciers de toute eſpéce, qui ont entretenu ſes rêveries. Ceux qui cherchent la quadrature du cercle, la pierre philoſophale, la médecine univerſelle, & qui ne ſauroient ſe convaincre de la révélation, ne ſont-ils pas ſinguliers? Ils croient des choſes qu'on peut dire impoſſibles, & ils rejettent des myſtéres qui, tout ſurprenants qu'ils paroiſſent, ne ſont pas contraires à la raiſon.

S'il étoit permis de rappeller ici tout ce que certains esprits forts ont fait en conséquence des rêveries & des absurdités qu'ils croient, & comment ils ont eu recours à des devins & à des évocations, on verroit qu'il n'y a rien de plus foible que leur génie. On sait combien d'incrédules, en matiére de Religion, alloient autrefois dans Paris, consulter le fameux Comte de Boulainvilliers, pour apprendre à connoître l'avenir : on sait qu'un grand Prince, qui affectoit de ne rien croire, employa souvent des exorcismes & des fumigations pour faire paroître les Démons. Je pourrois citer un Seigneur célébre par ses connoissances & par son incrédulité, qui s'imagine avoir trouvé une

encre ſympatique, capable de reproduire à mille lieues, ce que j'écris actuellement à Bruxelles. Ce ſecret, qui ſeroit, pour le moins, auſſi merveilleux que la poudre de projection, & qui rendroit toutes les Poſtes inutiles, ſuppoſe des papiers imbibés d'une certaine liqueur qu'on ne nomme point, & que, ſans doute, on n'éprouvera jamais. Un Avanturier, qui, tout au plus, admettoit un Dieu, & que j'eus occaſion de voir dans l'Italie, croyoit que l'argent étoit un *or hydropique*, *& qu'en pompant ſes parties aqueuſes, on pouvoit enfin lui reſtituer ſon embonpoint, & le faire redevenir or.* Ce ſont ſes termes. Les Freres Roſecroix, parmi leſquels il y en a beaucoup d'incrédules, ajoutent

foi à des rêveries qu'on n'oseroit pas répéter.

Avouons donc que plus nous aimons le merveilleux, & plus nous sommes coupables de rejetter, contre toute raison, le Christianisme : avouons que nous ne savons absolument rien, & que les opérations même du Démon, non telles que l'insensé les conçoit, mais telles qu'elles sont réellement aux yeux de la foi, renferment des mystéres surprenants : avouons que lorsqu'on est attentif à suivre l'œuvre de Dieu, on découvre en tout & par-tout l'accomplissement de ses prophéties & la sagesse de ses desseins. La Religion se fait appercevoir jusques dans les plus petits événements. Le Payen attribue tout à la nature ; le

Chrétien, à la Providence. On vient de regarder la ruine de deux villes célébres, comme l'effet d'un ſimple hazard; mais les hommes qui portent leurs vues au delà de cette vie, ont cru voir une punition du ciel, contre deux Villes voluptueuſes, où l'on ne reſpiroit que l'amour des ſpectacles & du plaiſir.

Dieu ſort de tems en tems de ſon ſecret; & ſi nous n'y ſommes pas attentifs, c'eſt que toujours courbés vers la terre, nous n'élevons jamais les yeux vers le ciel. La Religion nous eſt tellement indifférente, que nous ne prêchons que la tolérance. Eh! quelle tolérance? Celle de mettre l'erreur au niveau de la vérité. Mais je le demande ſans préoccupation; verrions-nous

du même œil, dans notre propre maiſon, deux perſonnes, dont l'une ſeroit amie de notre famille, & l'autre ennemie ? Non, ſans doute. Voilà cependant le cas tel qu'il eſt. L'Egliſe eſt plus notre famille que l'aſſemblée de nos parents, & nous voulons qu'on traite également ceux qui aiment l'Egliſe, & ceux qui ne peuvent la ſouffrir? Soyons, au moins, conſéquents. Il y a une tolérance qui empêche la perſécution, & telle doit être celle de tous les Chrétiens; mais il y a une tolérance qui n'eſt autre qu'une indifférence à l'égard de toutes les Religions, & celle-ci eſt abſolument mauvaiſe. La politique, s'il eſt permis de la citer, lorſqu'il s'agit des intérêts de Dieu, exige qu'on

tolére la Religion ancienne dans le Pays où il s'en établit une nouvelle, & qu'on ne souffre, au contraire, aucune nouveauté dans les endroits où l'ancien culte est en vigueur. Ainsi la Hollande a dû laisser les Catholiques dans son sein, & la France expulser les Hérétiques. Disons qu'il n'y a personne de plus intolérant que les Déistes, & nous dirons vrai. Ils ne peuvent souffrir, ni qu'on fasse abstinence devant eux, ni qu'on aille à la Messe, ni qu'on parle le langage de la piété. Ils se déchaînent comme des chiens enragés.

Mais comme ces réflexions ne convaincront pas les incrédules qui se glorifient d'être obstinés, il ne faut pas les pousser plus loin. Il

suffit

ſuffit de faire voir par-ci, par-là qu'on peut répondre à tous les ſophiſmes de Meſſieurs les Déiſtes, & que ſouvent on ſe tait, crainte de jetter des perles devant les pourceaux : *Nolite mittere margaritas ante porcos*. Or, qui mérite mieux ce nom, que nos jeunes impies, qui ſe roulent dans la fange des paſſions, & qui ne vivent que pour dormir & manger? Encore ſi on les voyoit ſobres, modeſtes, patients, leur extérieur pourroit en impoſer aux ignorants ; mais ils profeſſent ouvertement une morale ſi corrompue, & ils font parade de vices ſi honteux, qu'on démêle tout-à-coup le motif de leur irréligion. On voit qu'ils ne ſont pas perſuadés ; mais qu'ils cherchent à

s'étourdir, & qu'ils ne travaillent à former des diſciples, que parce qu'ils s'imaginent qu'en groſſiſſant leur Secte, ils feront une digue contre Dieu même. Quelle folie! Dieu ſe rit au plus haut des cieux de leurs projets tout-à-fait inſenſés: *Qui habitat in cœlis irridebit eos.* Leur grand champ de bataille, ainſi que celui des Hérétiques, eſt le reproche continuel qu'ils ſe croient en droit de faire à l'Egliſe Romaine & aux Ordres Religieux. Il n'y a, ſelon leur maniére de penſer, qu'une politique toute humaine, qui anime les Papes & les Moines, qui jaloux d'une domination toute temporelle, voudroient envahir l'Univers.

Mais ſi véritablement Rome ne

ſe laiſſe conduire que par des vues d'intérêt, pourquoi n'a-t-elle pas cherché des ménagements pour ſe conſerver l'Angleterre, la Hollande & tant d'autres Pays ? Pourquoi n'a-t-elle pas capitulé avec Luther & Calvin, & imaginé des moyens de ſe relâcher, crainte de les irriter ? Un habile Politique connoit l'art de céder aux tems, & il n'en manque pas l'occaſion. Cependant Rome, toujours la même, toujours auſſi ſévére ſur l'article de ſa morale & de ſes dogmes, toujours jalouſe de conſerver en entier l'héritage de Jeſus-Chriſt, n'a déploré la ſéparation des Proteſtants, que par rapport à leur ame : elle les a vu ſe révolter, ſe liguer, s'armer, pour lui ravir des Royaumes entiers, &

elle eſt demeurée inflexible, parce qu'elle ſait que ſon autorité toute divine, n'a beſoin, pour ſe ſoutenir, ni des Anglois, ni des Hollandois, ni des Saxons, ni des Danois, ni des Suédois, ni de toutes les Puiſſances de la terre. Elle leur a dit: Ce n'eſt pas moi que vous perdez, en vous ſéparant de ma Communion; mais vous vous perdez vous-mêmes, puiſque vous abandonnez la ſociété de Jeſus-Chriſt, hors laquelle il n'y a plus de ſalut. C'eſt ainſi que cette Mere des Egliſes, ſans prendre garde au nombre & au pouvoir des ennemis, a, de ſiécle en ſiécle, frappé d'anathême tous ceux qui ont voulu innover dans la Foi. Inſpirée par l'Eſprit ſaint, elle connoit que la Religion

étant un dépôt qui lui eſt confié, on doit le laiſſer tel qu'il eſt.

Si nous venons maintenant aux Ordres Religieux, on verra que ſouvent on les accuſe à tort, & que leur inſtitution, telle que les Fondateurs l'avoient conçue, mérite nos éloges. Saint Bénoit vouloit que ſes Moines vêcuſſent du travail de leurs mains. Saint Dominique ne penſa qu'à former un corps de Miſſionnaires, qui, à l'exemple des Apôtres, iroient convertir les Infidéles & les Hérétiques. Saint François n'eut jamais intention de faire une ſociété de Prêtres, puiſqu'il ne fut pas Prêtre lui-même: il avoit ſimplement raſſemblé quelques perſonnes édifiantes, qui devoient prier, jeûner, travailler, &

ne s'ingérer dans le ſaint Miniſtére, que lorſque les Evêques auroient beſoin d'ouvriers évangéliques, & les appelleroient. Ces établiſſements, comme on voit, n'ont rien que de bon & d'utile.

Je ſais, & nous ſavons tous que par le laps de tems, les conſtitutions des Ordres Religieux ont changé, que l'Ordre qui vivoit du travail de ſes mains, eſt aujourd'hui fort opulent, & que celui qui avoit à peine douze Prêtres, en compte des milliers. Mais je demande quel eſt l'Etat & la Société qui n'aient pas changé? Reſſemblons-nous aux premiers Chrétiens? ſommes-nous auſſi modeſtes & auſſi ſimples que nos ayeux? vivons-nous dans la médiocrité, comme ils y vivoient?

non, ſans doute. Nous n'avons donc pas bonne grace d'inſulter à des Ordres Religieux, parce qu'ils ont dégénéré. Commençons par nous réformer nous-mêmes, par paſſer une partie des jours & des nuits en priéres, comme on faiſoit du tems des Apôtres, par mettre nos biens en commun, par fuir les ſpectacles & toutes les aſſemblées de plaiſirs, & alors nous pourrons corriger nos freres.

Il y a trop de Moines, dit-on continuellement : mais, ſans doute, que ceux qui le ſont, ont voulu l'être ; & ſi chacun, dans cette vie, devient, ſelon ſon gré, Militaire, Avocat, Négociant, Danſeur, Peintre, Chantre, & ſouvent rien, comme la plupart de nos beaux eſprits, qui

ſont inutiles à leur Patrie, il ſeroit bien ſingulier qu'on ne pût devenir Religieux. Quant à ceux qui ſont mal appellés, & qui rongent triſtement leur frein au fond des Cloîtres, ce n'eſt pas la faute des Moines, mais bien celle des gens du monde, qui pour fournir à leur faſte & à leur ambition, immolent leurs propres enfants, & les jettent dans des Couvents.

D'ailleurs, ce nombre de Religieux, qu'on croit infini, n'eſt pas ſi conſidérable que nos incrédules le publient : auſſi ſe ſont-ils bien donné de garde d'en jamais faire le calcul; mais le voici, & tel que je les défie de pouvoir prouver le contraire. On ne compte dans tout l'Univers que trente-ſept mille deux cents

cents Capucins, trente-deux mille Dominicains, & vingt-ſept à vingt-huit mille Jéſuites. Ne voilà-t-il pas bien dequoi crier? Cependant, en nommant ces trois Ordres, j'ai nommé les plus nombreux.

Ces hommes dans le monde, nous dit-on, auroient contribué à la propagation du genre humain. Il auroit donc fallu faire une loi qui les eût tous forcés de ſe marier; & en ce cas, quelle vexation! Nos déclamateurs contre le célibat, ſeroient-ils bien-aiſes qu'on les contraignît de prendre une femme, eux qui, pour l'ordinaire, n'en veulent connoître que d'une maniére illégitime? Il faudra apparemment peupler l'Univers pour leur fournir de jolies maîtreſſes, & pour of-

frir des victimes aux conquérants qui se plaisent à détruire l'espéce humaine. Qu'on lise Mr. le Marquis de Mirabeau, & l'on se convaincra que la dépopulation a toute une autre cause que l'établissement des Moines. Ils ne font rien, dira-t-on encore; mais que faisons-nous, nous qui perdons notre vie au milieu des spectacles, des jeux & des folies du siécle, nous qui ne connoissons d'affaires importantes que de précieux riens? Vaut-il donc mieux danser, courir, se friser, dormir, jouer, que de méditer la Loi du Seigneur, & que de s'occuper des années éternelles? Vaut-il mieux exercer la profession de Marchand de modes, de Comédien, de Farceur, que celle d'un Philosophe

Chrétien, qui, dégouté du monde & de ſes chiméres, ne vit plus que pour le Ciel ?

Hélas ! ſi nos incrédules vouloient l'avouer, ils nous diroient, que ce n'eſt pas le bien public qui les anime, lorſqu'ils crient contre l'état religieux, mais le chagrin de voir des hommes qui les condamnent perpétuellement par leurs exemples, des hommes qui prient, tandis qu'ils blaſphêment. Si nous ſommes des lâches, & ſi nous n'avons pas le courage de mener une vie pénitente, du moins ne ſoyons pas les perſécuteurs de ceux qui vivent ſaintement. Je trouve qu'il eſt inhumain, & ſur-tout pour des hommes qui ne parlent que de la tolérance, de ne pouvoir ſouffrir

quelques milliers de pauvres qui marchent nuds pieds, qui n'ont, pour toute ressource, que la charité du Public, & qui, hyver & été, se lévent au milieu de la nuit pour prier Dieu pour nous, tandis qu'alors nous nous livrons à la paresse, & peut-être à la débauche.

Quant aux Monastéres riches, ils servent à la société; car, outre qu'on y trouve un état honnête, leurs terres ont des Cultivateurs qui vivent aussi-bien que le reste des Fermiers, & souvent mieux. Les Protestants, lorsqu'ils veulent parler raison, avouent que c'est un dommage pour eux de n'avoir plus d'asyle où des enfants puissent se retirer. Un pere noble & pauvre, qui a une douzaine de fils, connoit bien

l'utilité des Couvents, lorſqu'il en voit cinq ou ſix prendre le parti du Cloître. Eh! que feroit-on ſouvent ſans cette reſſource, puiſque les Royaumes les plus floriſſants n'ont pas d'emplois pour tous les ſujets? Combien de François & d'Allemands, répandus de toutes parts, qui demeureroient dans leur Patrie, s'ils y trouvoient dequoi vivre avec décence! Mais on entre trop jeune chez les Religieux. Et moi je dis que ce feroit bien un autre inconvénient, ſi l'on y entroit plus tard, par exemple, à vingt-quatre ou trente ans: on ne pourroit plus s'accoutumer à la vie du Cloître; & des enfants pareſſeux, pour ne point prendre de charge, diroient à leurs peres qu'ils atten-

dent l'âge de ſe faire Moines. Il faudroit les nourrir à pure perte, pendant neuf ou dix ans de plus, & reſter dans une incertitude qui empêcheroit de fixer le ſort d'un cadet ou d'un aîné. Il eſt bon de porter le joug du Seigneur dès ſa tendre jeuneſſe : *Bonum eſt viro cùm portaverit jugum Domini ab adoleſcentia ſua.* Voilà l'eſſentiel.

Que deviennent donc les clameurs qu'on entend, ſans ceſſe, contre les Monaſtéres ? Ils n'ont pas plus de fondement que les reproches qu'on fait à l'Egliſe d'être trop riche. Sans doute les biens donnés par les Empereurs, les Rois & les Particuliers, depuis Conſtantin juſqu'à nous, tant pour ſubvenir aux beſoins des Eccléſiaſtiques,

que pour ſatisfaire à de pieuſes fondations, forment un objet conſidérable; mais nos préjugés groſſiſſent cet objet. Cela eſt ſi vrai, que s'il y avoit une répartition exacte de tous les revenus annexés à l'Egliſe, entre tous les Religieux mendiants, les Vicaires & tant de Prêtres qui n'ont que leur titre, chaque Eccléſiaſtique ne jouiroit que de trente ducats de rente tout au plus. C'eſt l'inégalité de biens qui donne des milliers de florins de rente à un Prélat, tandis qu'un Paſteur ou un Chanoine en ont à peine cent. Cependant, malgré ces abus, qu'on doit plutôt attribuer au gouvernement des Etats qu'à celui de l'Egliſe, le Pape, &c. le Pape, lui-même, que les Proteſtants, ſur-tout,

croient plus riche que tous les Souverains, n'a, dans ſa diſpoſition, que ſoixante mille écus Romains, c'eſt-à-dire, trente mille ducats, dont il puiſſe faire des largeſſes. Toutes les diſpenſes ne lui rapportent abſolument rien : c'eſt un argent ſacré qu'on deſtine aux beſoins de la Chambre Apoſtolique, dont les dettes ſont exceſſives. On peut voir, à ce ſujet, la magnifique Lettre de Bénoit XIV. de ſainte mémoire, à la République de Veniſe. Ce Pontife, digne d'être à jamais regretté, entre dans les moindres détails, pour prouver que la Cour de Rome ſubſiſte ſur ſon crédit; que loin d'être opulente, elle ſeroit entiérement obérée, ſi elle devoit payer tout ce qu'elle doit; &

qu'enfin, elle a des charges qui l'appauvrissent continuellement. Combien les Missions étrangéres ne lui coutent-elles pas par année?

Les gens qui parlent sans réflexion, osent publier que Rome a des trésors, & que les Cardinaux ne s'en servent que pour flatter leur luxe & leur sensualité. Je les ai vus, je les ai observés, & je puis protester, à la face du ciel & de la terre, que personne ne vit plus pieusement, plus frugalement, & ne méne une vie plus retirée. Il seroit à souhaiter que quelques-uns de nos Prélats les imitassent. Bien des Cardinaux n'ont que deux ou trois mille ducats de revenu; & il n'en meurt aucun sans laisser une somme à leurs domestiques, c'est d'usage. La ca-

lomnie, qui s'attache toujours, par préférence, aux perſonnes les plus vertueuſes, aura beau ſoutenir le contraire; ce que je viens de dire n'en ſera pas moins vrai. Si quelqu'un en doute, qu'il aille à Rome, il verra des Cardinaux, de ſoixante & dix & de quatre-vingt ans, ſe trouver à toutes les Chapelles papales & à toutes les Congrégations, étudier les matiéres qu'on y doit traiter, & n'avoir de rélation qu'avec leurs Eccléſiaſtiques; il verra que les plus jeunes ne ſont pas les moins fervents, & qu'ils vivent tous dans une économie qui ſurprend, par rapport à leur table & à leurs ameublements. Nos libertins ſont-ils convaincus? Non; & plutôt que de ſe rendre, ils aime-

ront mieux dire ſelon leur coutume : *Qu'on cache ſon jeu.* Mais ſi on le cache, comment le ſavez-vous, doit-on leur répondre ? & comment, ſur des peut-être, avez-vous l'effronterie de hazarder des calomnies atroces ?

On croit communément qu'à chaque mutation d'Abbaye & d'Evêché, on paie à la Cour de Rome une année de revenu. Cela devroit être ſelon les Concordats ; mais cela n'eſt pas. Il arrive très-ſouvent qu'un Bénéficier de dix mille ducats de rente, n'en paie que quatre pour ſes Bulles. Que ne dirions-nous point ici des Ordres Religieux, qu'on ſuppoſe puiſſamment riches, s'il falloit entrer dans les détails, analyſer les décimes qu'ils paient,

les dons gratuits qu'ils fourniſſent, les réparations qu'ils ſont obligés de faire, les aumônes qu'ils diſtribuent, & les ſommes qu'ils doivent remettre à leurs Fermiers, ſelon la circonſtance des tems? Il n'y a point de Fermier, au rapport du Marquis de Mirabeau, dans ſon Livre intitulé: *l'Ami des Hommes*, qui ſoit communément plus à ſon aiſe que ceux des Maiſons Religieuſes.

On me croira l'Apologiſte des Religieux; on ſe trompera. J'en connois le bien & les abus, & je n'ai prétendu défendre que les droits de la raiſon: cette raiſon qui ſouffle de Dieu même, s'accorde parfaitement avec la révélation, lorſqu'on en ſait faire un bon uſage. Mais qu'eſt-elle devenue depuis un

demi ſiécle? comment pouvoir la démêler à travers tant de paradoxes & de ſophiſmes, dont nous venons de donner une idée? On peut dire que depuis l'époque de ces malheureuſes diſputes, qui ont formé dans l'Egliſe deux partis conſidérables, la raiſon, ainſi que la Religion, ſe ſont notablement affoiblies. N'eſt-il pas déraiſonnable, en effet, de laiſſer le Déiſme s'afficher avec inſolence, & triompher, pour réunir tout ſon zéle contre des opinions d'Ecole? On éteint la mêche qui fume encore, on achéve de rompre le roſeau déja briſé, tandis qu'il faudroit ranimer les moindres étincelles, & ne pas rappeller des conteſtations qui alloient tomber dans l'oubli.

L'incrédulité eſt preſque toujours la ſuite des diſputes : auſſi ſaint Paul, cet Apôtre plein de charité, recommande-t-il ſouvent aux Fidéles de ne jamais diſputer. Nos paſſions nous mettent preſque toujours à la place de Dieu même : nous croyons défendre ſes droits, & nous ne plaidons que la cauſe de notre amour-propre & de nos préjugés. C'eſt ce qu'on a vu dans les premiers tems du Calviniſme, où, ſous prétexte de défendre la vérité, chacun combattit pour ſoi. On ſait que la Réforme fut, en Allemagne, l'ouvrage de l'intérêt; en Angleterre, celui de l'amour; en Hollande, celui de la révolte; en France, celui de la nouveauté.

Mais ce n'eſt pas ſeulement aux

diſputes qu'on doit attribuer les progrès de l'incrédulité : notre eſprit de rafinement, qui ſemble être l'eſprit du ſiécle, en eſt une des principales cauſes. Nous nous ſommes tellement éloignés de la ſimplicité de nos Peres, que, honteux de prier Dieu à leur maniére, nous avons fait un langage de dévotion, qui n'eſt point celui du cœur : nous avons voulu des phraſes & des diſcours étudiés, penſant qu'on devoit néceſſairement plaire à Dieu, lorſqu'on lui adreſſoit de jolies oraiſons. Je ſais qu'un laquais, venant chez un Libraire acheter un Livre de Priéres, & n'y trouvant que la *Journée du Chrêtien*, rejetta cet Ouvrage comme ſuranné : On fait tous les ans, dit-il, des priéres tou-

tes neuves, & j'en veux qui ſoient à la mode. Nos Prédicateurs en ſe faiſant un ſtyle tout académique, ne ſont-ils point cauſe de ces ridicules, qui ſe communiquent juſqu'au Peuple? Nos Peres ſe donnoient entiérement à Dieu, & nous ne lui donnons que nos lévres; ils étoient gotiques dans leurs expreſſions, mais ſincéres dans leurs ſentiments. On ne peut s'empêcher d'admirer & même d'honorer leurs teſtaments; on voit quelle étoit la ſimplicité de leur foi, la candeur de leur ame & leur amour pour la Religion. Pour nous, nous ne ſommes que des ſinges en fait de probité & de piété; tout eſt minauderie, & tout eſt grimace dans nos priéres, dans notre dévotion & dans notre

notre conduite. Tel eſt l'homme, dit Sénéque, tels ſont ſes diſcours: *Qualis vir, talis oratio.*

Dieu permet ces malheurs, parce qu'il eſt néceſſaire qu'il y ait des ſcandales & des héréſies : *Oportet hæreſes eſſe.* L'Egliſe toujours flottante, comme l'Arche, au milieu des flots & des tempêtes, & toujours inébranlable dans ſes fondements, n'en paroit que plus miraculeuſe. Les ſchiſmes, en effet, ainſi que les héréſies, n'ont ſervi qu'à faire triompher la Foi. Quels arguments ne tire-t-on pas en ſa faveur, de la diviſion qui regne entre toutes les ſectes? On combat les Grecs qui ne croient pas la proceſſion du Saint-Eſprit, par les Proteſtants qui la croient, comme on

combat les Proteſtants qui abjurent le dogme de la Tranſubſtantiation, par les Grecs qui l'admettent. Les Luthériens reçoivent pluſieurs vérités, que les Calviniſtes rejettent; de ſorte qu'on vit autrefois deux Réformateurs, deux hommes, enfin, qui ſe donnoient pour inſpirés, n'être pas d'accord, même ſur les dogmes. Quel triomphe n'eſt-ce pas pour l'Egliſe, de n'avoir point d'autres Prophéties, que celles dont les Juifs, ſes ennemis, ſont dépoſitaires, ni d'autre Evangile, que celui que les Proteſtants, ſes perſécuteurs, regardent comme un Livre divin! Donc l'Egliſe, doit-on dire, n'a pas innové; donc elle n'appuie pas ſa croyance ſur des Livres apocry-

phes, faits à deſſein. Je voudrois qu'on composât un Ouvrage, où l'on confondît les ennemis de la Religion, les uns par les autres, c'eſt-à-dire, en faiſant contraſter leurs opinions; un tel Ouvrage ne pourroit être qu'excellent, & demeureroit, à coup ſûr, ſans replique : on y verroit les Turcs aux priſes avec nos Déiſtes, ſur l'article de la révélation; & les Déiſtes combattre les Athées : on y verroit l'Egliſe Moſcovite pulvériſer la Communion Proteſtante ſur la néceſſité de ſept Sacrements, & ſur le culte des Reliques & des Images.

Mais tous ceux qu'on peut embarraſſer davantage, ſont les Déiſtes; car, enfin, ils ont, pour ainſi dire, tout l'Univers contre eux. La

Religion Chrétienne, la Religion Juive, & la Religion Mahométane, se réunissent dans ce seul point, savoir, qu'il faut être impie & insensé pour nier une révélation. Les Déistes sont donc bien effrontés, lorsqu'ils osent reprocher aux Catholiques leur petit nombre & leur peu d'étendue. Le Déisme est anathématisé en Afrique, en Asie, en Europe, en Amérique, par la totalité des hommes qui habitent ces quatre parties du monde; & il n'y a pas jusqu'aux Brames qui n'exercent un culte, & qui n'en fassent un point essentiel de Religion. Nous prions nos Lecteurs de vouloir bien péser cet argument, qu'on peut dire neuf; il écrase en plein les Déistes, qui, de quelque côté

qu'ils ſe tournent, ne trouvent que des anathêmes.

Mais revenons à l'objet de cet Ouvrage, & ſuppoſons un homme qui entre dans le monde, & qui, ſans connoiſſance d'aucune Religion, vienne ſe placer au milieu d'un cercle environné de toutes les Sectes de l'Univers : ou il demeurera indécis dans cette poſition, ou il paſſera dans une des ſociétés dont nous venons de parler, & dans l'un & l'autre cas il trouvera des myſtéres inacceſſibles aux ſens & à la raiſon. Les Chinois qui s'imaginent beaucoup plus clairvoyants que les autres Nations, & qui accuſent les Européens de n'avoir qu'un œil, ont une chronologie toute extravagante ; ils vont

aussi loin que leur imagination, par rapport à la création du monde, qu'ils supposent exister depuis trente mille ans. Quel est le Sage qui adoptera leurs rêveries?

D'ailleurs, le Déluge attesté par tous les Peuples de l'Univers; le Déluge célébre dans la Fable comme dans l'Histoire; le Déluge enfin, dont les coquillages répandus sur nos plus hautes montagnes, sont autant de médailles, doit bien nous convaincre que Dieu se manifeste aux hommes par des châtiments comme par des bienfaits. Nos Déistes oseront-ils bien contredire ce fait, & se jouer de la Tradition de tous les Peuples? Je n'en doute nullement; car de quelle folie ne sont-ils pas capables? On les voit

ſe fermer les yeux aux rayons du ſoleil, & ſoutenir que le ſoleil n'a jamais exiſté. Il eſt impoſſible de convaincre une perſonne qui ſe fait un ſyſtême de tout nier & de tout contredire. *Et moi je dis que cela n'eſt pas*, répondent les uns, *& moi je prétends que cela ne peut être, & qu'il n'y a qu'un ſot qui oſe me le conteſter*, diſent les autres. Voilà le langage de ces Meſſieurs. Sent-on combien un *moi* appuyé, de la ſorte, par un petit-maître de qualité, & prononcé devant une multitude d'ignorants, doit avoir de force? Les rieurs ſont pour lui; & le meilleur Théologien, à pareille fête, eſt berné, ſifflé, & ne gagne que des ridicules. On tourne ſes arguments en épigrammes, &

s'il ose citer quelque Pere de l'Eglise, sa citation devient une turlupinade. On lui rit, enfin, au nez, & on termine la dispute par une pirouette sur le pied.

Ces miséres, qu'on ne sauroit trop déplorer, naissent de l'ignorance où l'on vit, par rapport à la Religion. A peine parle-t-on, qu'on connoit le monde & ses usages, qu'on sait faire une révérence à propos, & qu'on jargonne déja sur les jeux & sur les spectacles : on se fortifie dans ces connoissances & rien de plus. Si l'on apprend trois pages de Catéchisme, c'est pour les répéter en vrai perroquet. Les années viennent, les passions se développent, elles offusquent notre esprit, elles entrainent notre cœur,

&

& nous voilà ennemis de la Religion, parce qu'elle nous prêche la mortification, avant de l'avoir ſeulement entrevue. Une Gouvernante commence par nous faire un mélange de la Fable & de la Religion, par nous parler tout enſemble des revenants & de l'autre vie; un Précepteur vient à la ſuite, nous fait marmotter quelques priéres matin & ſoir, & réciter quelques mots ſur les Myſtéres & ſur les Fêtes. Le Collége s'ouvre pour nous recevoir, & l'on ne nous y répéte rien de plus, que ce qu'on lit dans un très-petit Catéchiſme, c'eſt-à-dire, peut-être environ trente ou quarante lignes. Nous ſortons delà pour entrer dans le monde, ainſi deſtitués de religion, & nous voilà deſ-

tinés, tout le reste de notre vie, à n'en savoir pas davantage. Telle est la marche de tous les jeunes gens : ils s'abandonnent à l'étude du Droit ou de la Guerre, sans connoître les raisons du culte que nous professons, & sans en voir la nécessité. Des Romans lascifs viennent sur ce fonds d'ignorance, étaler des maximes pernicieuses & des conversations impies, en persuader la beauté.

Ne seroit-il pas étonnant, après une telle éducation, si nos jeunes libertins avoient une grande idée de la Religion ? Ils vont à la Messe comme ils courent au Spectacle, & ils n'entrevoient, dans nos Cérémonies les plus saintes & dans nos Mystéres les plus terribles, qu'une dévotion populaire, & qu'une

croyance toute puérile. La néceſſité de bien vivre, d'aller à confeſſe, & de pratiquer certaines abſtinences, venant à gêner leurs paſſions, ils ſont charmés de ſecouer un joug qui les contraint, & de publier que la Religion n'eſt qu'une fable. La corruption du cœur eſt toute la théologie de l'impie. C'eſt là qu'il prononce qu'il n'y a point de Dieu : *Dixit inſipiens in corde ſuo non eſt Deus ;* & c'eſt par-là qu'ils ſe rendent des abominables, ſelon l'expreſſion du Prophéte : *Corrupti ſunt, & abominabiles facti ſunt.*

La Religion, qui ne craint que d'être ignorée, ſelon l'expreſſion de l'immortel Boſſuet, ne ſe voit donc contredite que par des hommes qui n'en connoiſſent ni la gran-

deur, ni l'économie. Sait-on, en effet, parmi les gens du monde, que tout a été fait par Jesus-Christ & pour Jesus-Christ; que le premier homme n'étoit que son ombre; que l'Univers entier n'a que lui pour fin; & que nous ne pouvons plaire à Dieu qu'en son nom? Sait-on que le monde, comme dit saint Augustin, ne doit durer que jusqu'à l'instant où les ames des élus auront remplacé tous les Anges rebelles qui sont tombés? Sait-on qu'il existe, sans interruption, une communication de priéres, de soupirs & d'actions de graces, entre trois sociétés, savoir, l'Eglise militante, souffrante & triomphante, & que c'est ce qu'on appelle la Communion des Saints? Sait-on qu'Elie

& Enoch, vivant depuis tant de ſiécles, & cachés dans un lieu inconnu aux mortels, doivent revenir avant la fin du monde, & que les Juifs doivent ſe convertir? Sait-on que l'Antechriſt, cet homme de péché, dont tous les incrédules ſont les précurſeurs, viendra ſéduire la plus grande partie de l'Univers? Hélas! toutes ces vérités nous ſont entiérement étrangéres. Nous avons des yeux, & nous ne voyons point; des oreilles, & nous n'entendons point. Nous regardons l'Apocalypſe, cette prophétie terrible que nous ne ſaurions trop méditer, comme de pures viſions. Nous ne penſons pas que nous devons, un jour, être les témoins des phénoménes étonnants que ce Livre tout

divin & tout myſtérieux nous annonce.

Si jamais j'ai des doutes ſur ma Religion, je ne lirai ni Abadie, ni Paſcal, ni tous ceux qui ont prouvé ſa vérité d'une maniére tout-à-fait convaincante; mais j'entendrai diſcourir nos Déiſtes, & bientôt ma foi ſe ranimera. J'ai lu leurs plus fortes objections, j'ai entendu tout ce qu'ils débitent dans leurs converſations impicomiques, & toujours, par la grace de Dieu, j'en ſuis revenu plus perſuadé de ma Religion. Je n'ai trouvé aucun argument capable de ſatisfaire, & j'ai toujours dit, toutes les raiſons des incrédules n'ont pour appui que des *peut-être*, & il me faut des démonſtrations, parce que s'il ne s'a-

git que de contredire & de nier, je puis contredire & nier l'exiſtence même de l'Univers. Que me répondroient, en effet, nos Matérialiſtes, ſi je voulois leur ſoutenir qu'il n'y a point de matiére ; que Dieu nous en a ſimplement donné les idées pour mériter ou démériter ; que notre vie en cela, n'a rien de plus extraordinaire qu'un ſonge où nous croyons voir & palper des objets qui n'exiſtent pas ? Que diroient-ils, enfin, ſi j'aſſurois que Dieu, pur eſprit, n'a pu créer la matiére, & qu'elle eſt entiérement inutile, ſi les idées qu'on en a, produiſent tout le même effet ? Sans doute, ils ſeroient d'autant plus embarraſſés, qu'on ne peut faire une démonſtration métaphyſique

de l'exiſtence de nos propres corps. Que conclurre de ceci? Que ſi chacun, dans ce monde, veut philoſopher à ſa maniére, l'Univers ſera bientôt la retraite des inſenſés; qu'il faut abſolument une autorité qui fixe nos incertitudes, & qui poſe des bornes à notre eſprit; qu'enfin il ſeroit, peut-être, encore moins ridicule de ſpiritualiſer l'Univers, comme a fait Bercley, que de matérialiſer les eſprits, comme font nos Philoſophes. Mais que dis-je, Philoſophes! car peut-on appeller ainſi de petits hommes qui ne ſavent rien, qui ne ſont rien, & qui n'ont rien qu'on puiſſe eſtimer; de petits hommes qui n'ont pour Bibliothéque, que la Toilette des femmes; pour tout Livre, qu'un Roman;

pour étude, que la Galanterie; de petits hommes, qui regardent comme un jeu, l'adultére, puni de mort chez toutes les Nations; qui n'étant ni bons parents, ni bons amis, ni bons citoyens, ſe mettent beaucoup au deſſous de l'abeille & du vers à ſoie, dont les productions ſont utiles à la ſociété?

Tels ſont les Réformateurs du dix-huitiéme ſiécle. Ne valent-ils pas bien la peine qu'on abandonne une Tradition de ſix mille ans, pour ſuivre leurs opinions? Leur morale eſt ſi belle, leurs principes ſi lumineux, leurs objections ſi terribles, qu'il n'y a pas moyen de leur réſiſter. Mais parlons ſérieuſement : ils rougiroient, ſans doute, & ils n'oſeroient ſe montrer, s'ils

pouvoient raiſonner une ſeule fois; ils verroient que leur pauvre petite tête n'eſt qu'une girouette qui tourne à tout vent, & que lorſqu'ils oſent lutter contre la Religion, ils ſont des enfants qui croient pouvoir mettre toute l'eau de la mer dans une ſimple coquille, ou qui s'imaginent renfermer le ſoleil dans une chambre.

De pareils originaux ne doivent pas approuver une Inquiſition, qui les obſerveroit, qui les puniroit & qui les rappelleroit à leur devoir: auſſi ne manquent-ils pas de ſe déchaîner contre ce Tribunal, ſagement établi, mais dont on a pouſſé quelquefois la rigueur au delà des bornes. Comment! il ſera permis de blaſphêmer contre Dieu, & de

jouer la Religion impunément, tandis que la moindre parole lâchée contre le Souverain ou l'Etat, s'expie, au moins, par une longue priſon! il ſera permis de tourner en ridicule les Miniſtres du Seigneur, & on n'oſera ouvrir la bouche contre un Gouverneur, un Général ou un Ambaſſadeur! Le célébre Rouſſeau fut chaſſé de ſa Patrie, pour avoir été ſoupçonné l'Auteur de quelques Vers ſatyriques contre des particuliers; & l'on prétend qu'on doit laiſſer en paix ceux qui attaquent Dieu même, & qui oſent en faire le ſujet de leurs plaintes & de leurs riſées; mais où en ſommes-nous?

Je veux que le Tribunal de l'Inquiſition ait ſouvent été trop ſévé-

re; je veux qu'il ſe ſoit quelquefois écarté de la modération évangélique; mais n'eſt-ce pas un plus grand mal de parler contre Dieu, que de punir trop ſévérement les blaſphémateurs? Jeſus-Chriſt, lui-même, le refuge des pécheurs, chaſſe, le fouet à la main, les profanateurs du Temple, & il étoit la charité même. Saint Louis faiſoit percer la langue aux blaſphémateurs avec un fer chaud, & ſaint Louis ne paſſa jamais pour barbare. Louis XV. ſon petit-fils, condamna à mort, par un Arrêt ſolemnel, tout homme qui composera des Livres impies, ou qui les diſtribuera, & Louis XV. eſt un des meilleurs Rois que la France ait jamais eu.

A Dieu ne plaiſe que nous com-

prenions, ſous le nom d'Inquiſition, un Tribunal qui forceroit les conſciences, & qui obligeroit, à toute force, un Turc à ſe faire Chrétien, & un Proteſtant à devenir Catholique. C'eſt dans ce cas qu'on peut bien dire, que ſi Dieu ſouffre toutes les ſectes, nous devons, à plus forte raiſon, les ſouffrir. La Religion ſe perſuade & ne connoit, pour convertir les Hérétiques, que la voie d'inſinuation & d'inſtruction. Nous aurons toujours horreur de ces miſſions *à la dragonne*, où quelques fanatiques, le piſtolet à la main, forçoient d'aller à la Meſſe. Mais il ne faut pas ici confondre les idées : une Inquiſition qui empêche de parler & d'écrire contre la Religion, eſt une In-

quiſition ſage; & plût à Dieu qu'il y en eût une ſemblable dans certains Royaumes que je ne nomme pas; Royaumes, où les Places publiques, les Spectacles, les Cafés & les Egliſes même, ne retentiſſent que de blaſphêmes.

L'Inquiſition, d'ailleurs, n'eſt point particuliére aux Catholiques; elle exiſte à Conſtantinople, en Suiſſe & en Hollande même, auſſibien qu'en Eſpagne & en Portugal. Je voudrois voir nos Déiſtes aller en Turquie parler contre Mahomet; bientôt ils ſeroient empalés, comme ils ſeroient empriſonnés à Amſterdam, ou bannis des Etats-Généraux, s'ils s'aviſoient d'y déclamer contre la Religion Réformée. L'Angleterre n'a-t-elle pas

persécuté, & ne persécute-t-elle pas encore les Catholiques? & les Déistes, eux-mêmes, ne s'abandonnent-ils pas à la fureur, lorsqu'ils parlent contre les Ministres du Seigneur ; rien n'est plus ordinaire que de leur entendre dire : *On devroit pendre les Moines, exterminer les Prêtres, détruire les Monastéres, &c.* Je sais un homme, respectable à tous égards, qui pour avoir écrit contre les incrédules, a été exposé aux calomnies les plus atroces : ils ont décrié ses mœurs d'une maniére indigne; car, selon ces Messieurs, on doit nécessairement avoir des vices. Tel est leur génie persécuteur.

Cependant, à les entendre, ils ont la Religion de l'honnête homme, &

cela ſuffit. Mais comment des perſonnes qui manquent eſſentiellement à Dieu même, oſent-elles faire ſonner leur probité? Le Déiſte profeſſe extérieurement un culte qu'il abjure; il ſe rit des promeſſes ſolemnelles qu'il a faites en face d'Egliſe, de vivre & de mourir en Chrétien; il ſe révolte continuellement contre une Loi de l'Etat; il inſulte à la mémoire de ſes Peres, qui ont répondu de ſa foi, & qui s'en ſont rendu garants devant Dieu; il induit les Peuples à ne rien croire, & il leur ôte la reſſource des bons exemples que tout citoyen doit donner; & voilà un honnête homme. Ah! ſi l'on peut l'être à tel prix, il n'y a plus de fripons dans l'Univers. Nous avons

vu un perſonnage célébre, qui ſe donne pour héros de la Religion naturelle, & pour modéle de probité, déclarer une obéiſſance filiale au Pape, & dans le même tems s'en moquer, ſe dire Chrétien, & ſe déchaîner contre le Chriſtianiſme. L'honnête homme agit-il de la ſorte? Il penſe que ſa bouche doit être l'expreſſion du cœur.

On voit donc que toute cette belle probité, que les incrédules appellent la vraie Religion, n'eſt qu'un maſque, & qu'un dépôt ſeroit fort hazardé, s'il tomboit entre leurs mains. Quiconque a de la Religion, doit néceſſairement avoir de la probité, au lieu qu'un homme ſans religion peut très-facilement être mal-honnête homme : voilà la

différence. Il y en a qui croient qu'il ſuffit de ne point voler pour jouir du titre de brave homme, & tels ſont nos incrédules. Ils ſe font un jeu de l'adultére, ainſi que de tromper leurs parents ; ils diſſipent, dans le ſein de la débauche, des ſommes qu'on leur donne pour étudier ou ſe perfectionner ; ils contractent des dettes énormes, & ruinent de pauvres créanciers ; ils retiennent le ſalaire de leurs domeſtiques, & les maltraitent ; ils ne travaillent, du matin au ſoir, qu'à corrompre des ames innocentes ; & par-tout ils affichent le ſcandale & s'en moquent. Encore une fois, quelle probité ! Les Payens eux-mêmes en auroient rougi.

Ce ſont tous ces miſérables pré-

jugés qui donnent une telle indifférence pour la Religion, qu'il eſt preſque défendu d'en parler. Comment, il faudra ſe taire ſur un objet qu'on doit préférer à tout l'Univers, ſur le fondement de nos eſpérances, la ſource de nos conſolations & le centre de notre bonheur? Hélas! ſi nous connoiſſions tous les biens & toute la beauté de la Religion, nous l'aimerions de toutes nos forces; & ſi nous l'aimions, nous en parlerions ſans ceſſe, & nous en ferions notre méditation continuelle. On s'entretient volontiers de ce qu'on chérit. Le jour, à toute heure, & même la nuit, nous ſoupirerions après les biens céleſtes, nous voudrions voir ce que l'œil n'a point vu, & compren-

dre ce que le cœur n'a point conçu. On s'occupe journellement des richesses, des honneurs & des plaisirs d'un instant, & l'on demeure insensible aux charmes d'une Religion qui nous ranime & nous vivifie dans quelque situation que nous soyons, d'une Religion, qui toute entiére aux petits comme aux grands, aux pauvres comme aux riches, aux ignorants comme aux savants, aux morts comme aux vivants, nous assure la possession de Dieu même.

Si l'on disoit que la Religion ne doit point être un sujet de dispute, & qu'elle est trop respectable & trop sacrée pour servir de passe-tems, sans doute on diroit vrai; mais on prétend que c'est une sa-

geſſe de n'en jamais parler. Quelle extravagance! J'aime autant entendre dire qu'une perſonne ſe deſhonore, quand elle change de Religion. Cependant combien de Catholiques même ſoutiennent, avec chaleur, que chacun doit reſter dans ſa Communion? Ainſi le menſonge ira de pair avec la vérité, ainſi Jeſus-Chriſt ſera venu inutilement fonder une ſociété viſible, puiſqu'on pourra ſe ſauver ſans lui.

Telles ſont les conſéquences de nos faux raiſonneurs. Mais, outre cela, on ne fait pas attention qu'en perſuadant à un Calviniſte, ou à un Luthérien de ſe faire Catholique, on ne l'engage qu'à retourner à ſon ancienne Religion. Ce ſont les Proteſtants qui ont

changé, lorſqu'ils ont quitté l'Egliſe, & ſitôt qu'ils y rentrent, leur changement ne ſubſiſte plus. D'ailleurs, ſi l'on ſe deshonore en quittant ſa Religion, nos peres ont donc mal fait d'abjurer l'idolâtrie. On aura beau dire : la vérité doit faire tout l'objet de nos recherches ; de ſorte que ſi je me croyois dans l'erreur, j'abandonnerois tout-à-l'heure le culte que je profeſſe. Ainſi penſe quiconque eſt véritablement honnête homme, quiconque connoit le danger de ſe tromper ſur un point auſſi important que la Religion. J'aime beaucoup la réponſe de ce jeune homme, à une Dame Calviniſte, & de très-grande qualité, qui ſoutenoit qu'on ne pouvoit changer de Religion ſans être

fripon. En ce cas-là, Madame, lui dit-il très-ſenſément, vous êtes la fille d'une troupe de fripons. Il n'y avoit point de replique : auſſi la Dame changea-t-elle de diſcours très-prudemment.

Quand le Peuple ne croira plus, dit La Bruyére, les perſonnes de qualité deviendront pieuſes. La hauteur, ou plutôt l'impertinence de tant de gens titrés, qui ſe croient d'un autre limon que le reſte des hommes, ne s'accommode pas d'une Religion qui leur égale l'ouvrier & l'artiſan, & qui promet le Ciel aux plus pauvres. Comment, une *Excellence*, une *Alteſſe* oſeroient-elles adorer un Dieu fait homme, né dans une étable, devenu l'opprobre de ſa Nation, un

Dieu qui déclare anathême au monde, qui maudit les riches, qui ne reconnoit de grands & d'heureux que ceux qui pleurent, & qui, enfin, s'eſt humilié au point de mourir ſur une croix? Avouons qu'un pareil prodige doit bien renverſer les idées de nos faux grands, & que s'ils profeſſent la Religion Chrétienne, ce n'eſt que par grimace, ou par coutume, & ſans en tirer les terribles conſéquences qui en réſultent contre tout homme orgueilleux.

Notre Religion eſt tout l'ouvrage de l'humilité, & le monde n'eſt que l'ouvrage de la vanité. Que les Grands s'humilient donc d'être nés dans une condition ſi différente de celle du Fils de Dieu; qu'ils oublient

blient tous leurs titres chimériques, pour s'humaniſer avec le pauvre & tous les hommes qui ſont autant qu'eux; autrement ils n'ont point droit d'eſpérer au Ciel, ce Ciel où la plupart des miſérables qu'on rejette & qu'on mépriſe, auront les premiers rangs. Il eſt bien ſingulier qu'on ne veuille pas regarder, pendant cette vie, ceux avec qui l'on eſpére vivre une éternité.

Je voudrois qu'on compoſât un Livre ſur les inconſéquences des hommes, & que non-ſeulement on y fît contraſter leurs actions avec leurs diſcours, mais leurs paroles avec leurs paroles même : on verroit le Poëte le plus célébre de notre ſiécle, dire dans un Poëme intitulé, *la Religion naturelle*, que le

parti le plus ſage eſt de ſe ſoumettre, de ſe taire & d'adorer, & avancer dans mille autres endroits que la raiſon humaine doit percer tous les voiles & tâcher de tout approfondir; on verroit l'Auteur de mes penſées ſoutenir que c'eſt une folie d'ériger des Temples, & de reſſerrer ainſi la Divinité qui n'a point de bornes, & dire ailleurs que les jeunes gens devroient s'accoutumer à mettre Dieu par-tout, à lui ſuppoſer une place dans leur chambre, & à dire, par exemple : *Nous étions trois de compagnie*, *Dieu*, *mon Précepteur & moi*; on verroit nos Ecrivains les plus impies avouer dans la converſation, que le bon Chrétien eſt le ſeul homme heureux, & ſe déchaîner dans tous

leurs Ouvrages contre le Chriſtianiſme : quelle confuſion ! Dieu l'a permis, voulant punir la témérité de nos Philoſophes orgueilleux de la même maniére qu'il punit autrefois les fils de Noé, qui tenterent follement d'eſcalader le Ciel. Il confond leur langage, & il répand ſur eux des aveuglements qui durent ſouvent juſqu'à la mort, & que ſaint Auguſtin nomme *pœnales cœcitates*.

Quel aveuglement, en effet, d'attaquer une Religion, dont la pratique a renouvellé la face de la terre ; une Religion, dont toutes les ſectes ont adopté la Morale ; une Religion qui corrige juſqu'à nos déſirs, & qui rend l'homme auſſi pur & auſſi ſain, lorſqu'il n'eſt pas apperçu, que lorſqu'il paroit au milieu

de la multitude. Les Déiſtes, en ſe déchainant contre le Chriſtianiſme, ont-ils de plus belles maximes à nous donner? Non, ſans doute. Eh bien, qu'ils ſe tiennent donc tranquilles, & qu'ils rougiſſent de n'avoir que des vices honteux & des paſſions déraiſonnables à nous offrir en échange de notre Religion, qui ne prêche que l'amour des vertus. Propoſe-t-on des pierres pour de l'or, & les accepte-t-on?

Il n'eſt point, dans l'Univers, de plus magnifique ſpectacle que le cœur d'un bon Chrétien; que ne puis-je l'ouvrir ici aux yeux de mes Lecteurs, leur communiquer ces déſirs céleſtes, ces flammes vives & pures, cette onction toute divine, que la charité ſeule eſt capable

d'inſpirer; ils ſentiroient combien il eſt beau de n'enviſager que Dieu, de ne craindre que Dieu, de n'eſpérer qu'en Dieu; ils ſentiroient que quiconque travaille à nous arracher au Chriſtianiſme, & à nous dépouiller de cette Foi précieuſe, qui fait nos eſpérances, eſt un homme de ſcandale, dangereux dans la ſociété & véritablement ennemi de ſes freres; ils ſentiroient qu'il n'y a de bonheur réel que pour ceux qui attendent une autre vie, qui uniſſent leurs ſouffrances à celles de Jeſus-Chriſt, qui ont une autorité viſible pour les fixer dans leurs doutes, & qui, par conſéquent, ſont Catholiques. Perſonne ne meurt plus content qu'un Chartreux, par exemple, qui expire ſur

la cendre, & qui jette ſon dernier coup d'œil ſur une vie toute de retraite & de pénitence. Dom Alphonſe, Archevêque de Lyon, frere du Cardinal de Richelieu, ſe reſſouvenant, à la mort, d'avoir été Chartreux : Hélas! plût à Dieu, dit-il, que je fuſſe mort dans mon Cloître! On voit tous les jours des libertins & des impies abjurer, en mourant, leur vie criminelle & leurs blaſphêmes; mais on n'a jamais vu des Catholiques ſe repentir de finir en Catholiques, & demander pardon à Dieu, ainſi qu'au monde, d'avoir profeſſé ce que l'Egliſe enſeigne, & d'avoir ſuivi ſes maximes.

Nous terminerons cet Ouvrage de la même maniére que nous l'a-

vons commencé, en parlant des Mystéres : ils sont en tout & partout ce que nous voyons, répétérons-nous, parce que cela doit être. Qu'on imagine, en effet, une Religion telle qu'on voudra, je défie qu'on en suppose une sans mystéres, ou elle ne sera plus une Religion digne de Dieu; car, puisque Dieu est incompréhensible, comme tout le monde en convient, ses voies ne sauroient être autrement : *Et incomprehensibiles viæ ejus*. Notre pauvre raison a beau se désespérer, frémir & se soulever; il ne lui reste que ses murmures, & toute sa rage & sa fierté viennent se briser comme le flot de la mer : *Huc usque venies*. Qu'avons-nous appris des Epicure & des Spinosa? qu'apprenons-nous

par tant de Livres impies qui paroiſſent tous les jours? Des *peut-être*, des *mais*, des *comment*, des *pourquoi*. Voilà le réſultat de tout ce que les incrédules ont imaginé: ſyſtême & ſyſtême, & jamais de démonſtration.

Suppoſons deux Philoſophes qui vêcuſſent mille ans, & qui employaſſent tout ce tems à diſputer ſur la Religion, & à vouloir l'approfondir, ils n'éclaireroient pas davantage la raiſon humaine, & ils n'en ſauroient pas plus au bout de ces diſputes, qu'une ſimple femmelette qui adore Dieu, & qui ſe tait. On ne ſauroit croire combien on a l'eſprit tranquille, lorſqu'on regarde l'affaire de la Religion comme entiérement décidée, &

lorſqu'on s'abandonne, ſans réſerve, à l'autorité de l'Egliſe. J'ai vu plus d'une fois, des incrédules envier le ſort de ceux qui étoient perſuadés des vérités que la foi propoſe. C'eſt le moyen, diſoient-ils, de ſe fixer parmi tant d'incertitudes & de ſyſtêmes qui n'apprennent abſolument rien, & qui ne laiſſent que la triſte reſſource de douter.

Si L'UNIVERS ÉNIGMATIQUE tel que nous l'avons dépeint dans cet Ouvrage, ne s'explique pas à nos yeux, du moins nous ſavons qu'il ſe développera un jour, & que Dieu nous réſerve dans une vie toute bienheureuſe, le grand dénouement des myſtéres & des difficultés, pour nous occuper pendant l'éternité, & pour différencier

l'autre monde de celui-ci, qui n'eſt qu'un fantôme & qu'un nuage.

Peut-être aura-t-on trouvé que dans le cours de ce Livre nous nous ſommes ſouvent écartés du texte; nous en convenons : mais un titre qui eût annoncé toutes nos réflexions en faveur de la Religion, & au déſavantage des incrédules, auroit effarouché bien des perſonnes. Il faut, dans le miſérable ſiécle où nous ſommes, imaginer des moyens d'inſinuer la vérité, ſans l'afficher & ſans qu'on s'en apperçoive. Combien d'hommes jugent aujourd'hui d'un Ouvrage par ſon titre, & le rejettent, s'il a rapport à la Religion?

Hélas! que diroient les Martyrs, ces héros pleins de zéle & de

courage, s'ils nous voyoient aujourd'hui railler une Religion pour laquelle ils livrerent généreusement leurs corps au fer & aux flammes? Ils nous transmirent la foi au prix de leurs biens, de leurs sueurs & de leur sang; & nous, nous rions de cette foi précieuse: il n'en coute rien pour être aujourd'hui Chrétiens, & nous ne voulons pas l'être, & il en coutoit à nos Peres leur vie & leur liberté, & ils professoient hautement le Christianisme. Nos Peres étoient des Apôtres, & nous sommes des Apostats. Ils abjurerent leurs Idoles pour recevoir le Baptême; & nous, nous renonçons au nôtre, pour nous livrer aux vices & aux scandales. Combien n'avons-nous pas dégé-

néré? Qui nous croira les enfants de ces Saints, qui n'eſtimerent de tréſor que le Royaume des Cieux?

O vous! qui juſqu'ici avez été ſéduit par les converſations licencieuſes d'une jeuneſſe effrénée, revenez ſur vos pas, & voyez l'abîme que l'on vous a creuſé; penſez que Dieu veut le ſacrifice de l'homme tout entier, & que ce n'eſt point aſſez de lui conſacrer notre cœur; mais que nous lui devons la ſoumiſſion de notre eſprit; penſez qu'il n'y a point de paix pour les impies, & qu'on n'eſt véritablement heureux que lorſqu'on goute les conſolations de la Religion. Elles ſont telles, ces conſolations, que le plus libertin & le plus indévot viennent ſe refugier dans les Cloîtres, & re-

courir aux Miniſtres du Seigneur, lorſque les chagrins les accablent & que tout leur manque.

Et vous, qui n'avez point encore été ébranlé dans votre foi, demeurez ferme au milieu de toutes les railleries de nos eſprits forts; car ils ne ſavent qu'attaquer & railler, & ils n'ont jamais que des conjectures ou des doutes à nous donner, pour certitude de leurs opinions. Riez-vous de ces Apôtres de l'irréligion: ils crient contre nos Miſſionnaires qui vont prêcher la Foi, & ils dogmatiſent, ſans ceſſe, en faveur de l'incrédulité. Quelle ſinguliére Miſſion & quel Apoſtolat! N'inſultez point à leur aveuglement; mais priez Dieu qu'il les éclaire & qu'il vous conſerve dans

la Foi, le plus précieux de ses dons.

Souvenez-vous, sur-tout, & ne l'oubliez jamais, que la Religion Chrétienne enseigne toute vertu, & que l'impiété, au contraire, ne tend qu'à honorer les vices & à les accréditer. Nos Chaires retentirent-elles jamais d'autres maximes que de celles qui nous rendent bons citoyens, bons parents, bons amis? elles ne nous prêchent que Jesus-Christ, par qui tout a été fait & en qui tout subsiste. Est-il possible que nous ignorions toute lá souveraineté de notre divin Médiateur & sa nécessité? L'irréligion, n'en doutons pas, n'a point d'autre cause que cette ignorance; car si nous savions que Dieu, qui ne peut agir que pour un objet infini, n'a point

eu d'autre but que Jeſus-Chriſt dans la création du monde; que l'Incarnation auroit eu lieu, même ſans le péché; & que le premier Adam n'étoit qu'un fantôme, en comparaiſon du ſecond, nous aurions toute une autre idée du Sauveur des hommes. Il eſt notre paix, notre reconciliation, notre bonheur & notre vie, & l'on ne peut ſe connoître, ſans connoître la ſainteté de ſon Nom. Nos priéres & nos génuflexions n'ont de mérite que par ce divin Médiateur, dont la juſtice viendra un jour purger cet Univers des vices & des impiétés qui le deshonorent & le tiennent dans l'aſſerviſſement : *Elementa mundi purgabuntur*. S. Pet.

FIN.

Livre d'un bon Style; d'ailleurs on y trouve beaucoup de grands Mots, mais peu de solidité et de Raisonnements consequents.